1re ANNÉE - N° 13
JEUDI
15
MARS
1962
Le N° 0,50 NF

LE SOCIALISTE

DIRECTEUR DE LA PUBLICATION: Georges BRUTELLE

Rédaction : 12, Cité Malesherbes - PARIS (9e)
Téléphone : TRU 76-34

ABONNEMENTS :
France, 12 NF, semestre
Etranger, 14 » »

SYNDICAT ET UNIVERSITÉ

par Louis MAJOR

Secrétaire de la Fédération Générale du Travail de Belgique - Député

LE rôle et la responsabilité du syndicat ne cessent de s'étendre. Ils couvrent systématiquement un terrain plus vaste. Grâce à sa puissance, et à sa lutte pour l'émancipation de la classe ouvrière, le mouvement syndical a dû assumer toute une série de responsabilités ; il a été appelé à siéger dans divers organismes consultatifs. De plus en plus on voit grandir la participation du mouvement syndical au processus économique. Au Conseil central de l'Economie, dans les Conseils professionnels et aussi dans les Conseils d'entreprise, des exigences de plus en plus grandes, en matière de compétence et de connaissances, s'imposent aux militants qui y représentent le mouvement syndical.

Aujourd'hui, un secrétaire professionnel doit être au courant de bien des choses. Non seulement il doit avoir approfondi ce qui se rapporte à sa propre profession, mais encore il doit être parfaitement au courant de la place de cette industrie dans l'économie générale. Les questions de production et de productivité jouent un rôle de plus en plus grand dans l'amélioration du bien-être. Nous exigeons de plus en plus de planification et d'orientation dans l'économie, afin de pouvoir améliorer le niveau de vie.

Pour cela, il faut connaître les problèmes en profondeur.

UNE HEUREUSE INITIATIVE

La Banque Nationale de Belgique a pris l'heureuse initiative de contribuer au financement d'une formation plus poussée des cadres. Pour ce qui concerne la formation de chefs d'entreprise, un échange Industrie-Université a été mis sur pied, tandis que pour la formation de militants syndicaux, a pris naissance une collaboration Syndicat-Université. Et nous devons chaudement féliciter la Banque nationale pour son initiative, qui a rendu possible cet échange.

Afin de transformer cette initiative en une réalisation pratique, et de faire un usage judicieux des finances fournies par la Banque nationale, la F.G.T.B. a pris contact avec les trois Universités de Gand, Bruxelles et Liége, pour qu'un cours spécial d'économie y soit institué. Nos amis, les professeurs De Ridder et Van Meerhaege, de l'Université de Gand, se sont immédiatement attelés à cette tâche. C'est pourquoi, ce samedi 24 février, à Gand, nous allons entamer une première série de cours d'économie destinés aux militants syndicaux.

AU SERVICE DE TOUS

Le Recteur et l'Université elle-même ont accordé leur entière collaboration à cette entreprise. Des cours seront donnés pendant une dizaine de semaines, par divers professeurs, parmi lesquels, bien sûr, nous retrouverons les deux que nous avons déjà cités. Ces cours porteront sur diverses notions des sciences économiques.

Nous nous réjouissons énormément de la possibilité qui est ainsi donnée au mouvement syndical. En effet, l'Université et la science ne peuvent pas rester plus longtemps le monopole des plus fortunés. Avec le progrès scientifique actuel, le développement, l'amélioration et les multiples applications de la technique moderne, la science doit plus que jamais se mettre au service du bien-être général et spécialement des humbles.

De nos jours encore la grande majorité des travailleurs n'ont pas la possibilité d'envoyer leurs enfants à l'Université. Les bourses d'études n'apportent aucune solution convenable à ce problème. Un système radical d'égalité de point de départ peut seul donner aux enfants doués de nos travailleurs la chance de faire des études supérieures et de se mettre au service de la science.

DES RAPPORTS A MODIFIER

Les rapports entre l'Université et les syndicats doivent également être modifiés. De plus en plus, le mouvement syndical joue un rôle dans l'ensemble de la société ; la vie moderne n'est plus concevable sans un bon mouvement syndical bien organisé. C'est pourquoi il est nécessaire que la collaboration se renforce continuellement entre ceux qui font de la recherche scientifique tout en formant les futurs techniciens, et les syndicats. Nous sommes absolument convaincus qu'une collaboration plus étroite entre l'Université et le syndicat peut avoir de bons résultats pour l'un et l'autre et les aider dans le rôle impressionnant que, chacun sur son terrain, ils doivent mener dans la perspective d'une amélioration constante du niveau de vie, fondement indispensable d'un éveil culturel et intellectuel de toute la population.

Des cours et des colloques seront également institués, selon les possibilités dans les deux autres Universités, à Bruxelles et à Liège, dans le même esprit et avec le même but que ceux qui débutent à présent à l'Université de Gand.

Entre las sombras

Amadeo Vives y Santiago Rusiñol

Por Indalecio PRIETO

«¡DIOS mío, que solos se quedan los muertos!» El vate que discurrió esta exclamación —Gustavo Adolfo Bécquer, en una de sus famosas rimas—, acaso cargara excesivamente la mano al escribirla. Porque a buen seguro que la soledad no apesadumbra a los muertos. La soledad les apesadumbra a ancianos achacosos que, sintiendo a diario la mengua de su brío, viven entregados al recuerdo, cual a mí me sucede. Miro hacia atrás y me veo sumido en densa nube de las sombras de quienes convivieron conmigo y ya han desaparecido del mundo. Algunas por conservar, total o parcialmente, el fulgor de los seres a que pertenecieron, brillan todavía, pero muchas se han tornado grises, apelotonándose en montón informe, y muchas más, ¡ay!, se han disipado completamente, porque hasta como sombras han muerto ya.

Empleé todas mis actividades en dos sectores: el del periodismo y el de la política. Me pongo a repasar mentalmente nombres y figuras de quienes, a contar de 1899, fueron compañeros de Redacción, los de quienes, a partir de 1911, figuraron conmigo en la Diputación provincial de Vizcaya y los de cuantos ocupaban escaños del Congreso de Madrid en 1918 al comenzar yo mi carrera parlamentaria. ¡Apenas queda nadie!

Luego de ese repaso en el que, como en todos los órdenes de la vida, se funden el drama y el sainete, merced a cuya mezcla la risa impide llorar, me estrujo el magín para dar con algún superviviente de esas generaciones, encontrando en la política a Andrés Saborit —también diputado a Cortes en 1918— y en el periodismo a Santago Arisnea. Saborit, al que le llevo casi una década de desventaja, acaba de evidenciar su vigor escribiendo un libro magnífico sobre Julián Besteiro. Arisnea es un caso más excepcional: tiene cuatro meses más que yo, y en Méjico, donde vive exiliado, sigue escribiendo comedias como en sus años mozos.

La pasión por el teatro

CUAN subyugante la pasión por el teatro en casi todos los que utilizan la pluma como instrumento de trabajo! Con Arisnea laboré antes de expirar el siglo XIX en «La Voz de Vizcaya» y después coincidimos en «El Liberal», de Bilbao, y en «El Fígaro», de Madrid. Siempre estuvo dominado por dicha pasión, como también la ha padecido el finísimo prosista Azorín, quien escarmentó a fuerza de ruidosos fracasos en los escenarios. La pateadura con que se acogió su «Brandy, mucho brandy», hizo época.

Yo brindé a Arisnea la ansiada ocasión de estrenar. El grupo artístico socialista bilbaíno solía conmemorar con una función teatral el 18 de marzo la Commune de París, primera revolución genuinamente obrera en el mundo. «Escribe algo en relación con ese acontecimiento y nuestro grupo artístico lo estrenará», le dije. «Mas nada sé de la Commune», alegó. «En la Historia Universal lo hallarás narrado», indiqué. Tomó el volumen correspondiente de la Historia Universal y se puso a leer con avidez. Cuarenta y ocho horas después el apropósito estaba terminado. Titulábase «El abrazo» y su trama dramática estaba tan bien construída que el estreno constituyó un éxito resonante. Después Arisnea estrenó, siempre con buena fortuna, en los Campos Elíseos, de Bilbao, y en Lara, de Madrid.

Pero lo que todos ignorábamos era que en «El Liberal» teníamos otro autor en ciernе, en cierne pese a su avanzada edad, el mismísimo director, don Eladio Albéniz, hombre bondadosísimo, lindante con la chochez o, mejor dicho, ya adentrado en ella. Cuando se retiraba del trabajo, poníase a contar las sillas de la Redacción y luego de ver que ninguna faltaba y de tirar innecesariamente de la cadena del inodoro en el «water-closet», se despedía dándonos las buenas noches e iba tranquilo a dormir, persuadido de que todo lo dejaba en regla.

José López Pinillos, que luego popularizaría el seudónimo «Parmeno» y se consagraría como autor teatral, habíase incorporado recientemente a nuestro periódico de Bilbao por decisión de don Miguel Moya, presidente de la Sociedad Editorial de España. Don Eladio le confió su secreto: tenía escrito desde la lejanísima juventud un juguete cómico y aún le perduraba la ilusión de verlo puesto en escena. Pinillos le prometió hacerlo estrenar, entregando el original al director de una compañía que actuaba en el teatro Arriaga, quien, después de leer el libro, advirtió a López Pinillos: «Es una obra rematadamente mala y estoy seguro de que si la re-

(Pasa a la segunda pág.)

EN EL PROXIMO NUMERO PUBLICAREMOS OTRO RECIENTE ARTICULO INEDITO DE INDALECIO PRIETO

Ullastres en la feria

Un ministro del subdesarrollo

UNA vez más, la Feria de Bilbao ha dado ocasión y lugar al ministro de Comercio, señor Ullastres, para pronunciar un discurso sobre la economía española. Más que darle ocasión, podría decirse que esa feria lo ha puesto en el caso de cumplir un periódico compromiso de hablar, aun falto de gusto para ello. Pocas veces el señor Ullastres habrá caminado con tanta inseguridad en su oratoria como en ese discurso dedicado a la situación de España ante la Comunidad Económica Europea y a la solicitud formulada por el Gobierno del Caudillo para entrar como asociado en el Mercado Común, a base de concesiones y plazos de favor.

A lo largo de su discurso, el señor Ullastres da la impresión de un funámbulo que va por el mal tensado alambre con vacilante equilibrio y dando bandazos con el balancín. Unas veces, como para empezar, parece que es la propia Europa de los Seis la que le pide con mucha necesidad que haga entrar a España en el Mercado Común. Después, con mayor insistencia y con más verdad, transparenta contrariamente la preocupación de que la asociación de España no sea admitida y que se le nieguen esos plazos que pide para adaptarse a las condiciones exigidas por el Tratado. Plazos y condiciones que, además, se prepara a incumplir cuando dice que «si de unas eventuales negociaciones surgiesen unos plazos de principio y luego nuestra productividad no hubiese podido irse acoplando a esos plazos, se podría perfectamente negociar o admitir como válvula de escape para los sectores interesados, plazos más largos».

Naturalmente, para la clase explotadora y ocupante, el establecimiento y la prolongación de esos plazos sería un disfrute. Los empresarios, con el mantenimiento del arancel, seguirían obteniendo sus grandes ganancias, sin necesidad de aumentar la productividad con el mejoramiento de las condiciones técnicas de la industria. La competividad con los precios internacionales se obtendría con el mantenimiento de los salarios de hambre.

«Si la introducción de salarios europeos fuese acompañada automáticamente de una mejora de la productividad en todas las actividades económicas, instantánea y total, nosotros podríamos integrarnos mañana en el Mercado Común con una adhesión plenísima, porque habríamos alcanzado la productividad europea con salarios europeos.»

Así dice el señor Ullastres; pero ha dicho además: «El conjunto de la economía española no puede elevar, no está preparada todavía para elevar, su productividad al mismo ritmo al que se van a ir elevando normalmente los salarios.»

Claro es que la elevación de los salarios podría depender no sólo del aumento de la productividad, sino de la disminución de los privilegios económicos de la clase ocupante; pero en eso no hay que pensar. La consecuencia es que el Mercado Común habría de dispensar a España de elevar los salarios al tono europeo durante unos plazos prorrogables, durante los cuales —sin prisa para acortarlos— el Caudillo podría seguir ostentando una España que, sobre la miseria del pueblo, presenta los próceres más fastuosos del mundo, y en donde los jerarcas de la Iglesia y del Ejército son los más numerosos y abrillantados.

¿Obtendrá el Caudillo esta otra protección a costa del pueblo español? El señor Ullastres no parece convencido. De ahí sus bandazos oratorios en los que unas veces se inclina prudentemente a preparar el ánimo para la contrariedad, y otras veces —las más— se entrega frente a toda eventualidad a las exigencias de una política que, por ser política militar, es forzosamente afirmativa de superioridad y prometedora de victoria.

Y así, mientras el ministro de Comercio, frente a la realidad europea, ha presentado claramente a España como un país subdesarrollado, el Caudillo, en el discurso de clausura de su Congreso Sindical, ha afirmado que su régimen es no sólo la revolución de España, sino la de Europa.

Cosa como para reír de buena gana si no fuéramos españoles.

Amadeo Vives y Santiago Rusiñol

(Viene de la primera pág.)

presentáramos se produciría un escándalo.» «Eso precisamente es lo que pretendo», aclaró Pinillos. «Bueno, se hará lo que usted quiera», hubo de manifestar el objetante.

Este acertó en sus fáciles pronósticos. El juguete cómico fue motivo de general rechifla. Su argumento consistía en la visita de propaganda de cierto candidato a diputado a un pueblo del distrito El candidato hablaba tribuniciamente desde el balcón de la posada al vecindario, supuestamente aglomerado en la plaza —el foro del escenario—, de donde surgían vítores y aplausos para el orador, que se trabuca de pronto y confiesa por bajo, en un aparte, a quienes le acompañan en el balcón: «He perdido el hilo.» Los acompañantes recorren el interior de la posada pidiendo angustiosamente: «Por favor, un ovillo, pues el señor diputado ha perdido el hilo.». De esta naturaleza eran los chistes y las situaciones en el desdichado juguete. José López Pinillos, oculto en el fondo de un palco, desternillábase de risa ante aquel cúmulo de desatinos y puerilidades que irritaban a los espectadores, muy regocijado por su diabólica treta... Don Eladio siguió contando las sillas de la Redacción y tirando de la cadena del inodoro, pero cada vez más triste hasta que, a poco, se murió, cual si, por haberse desvanecido una ilusión acariciada durante más de cuarenta años, nada le atara ya al mundo

Indago el paradero de mi cabeza :-:

DESPUES de haberme detenido momentáneamente en esas trivialidades, reanudo mi excursión cósmica en busca de sombras refulgentes y, dando de lado al periodismo y la política, las descubro en otras zonas de mis amistades: Ramón María del Valle Inclán, entre los escritores; Julio Romero de Torres, entre los pintores; Juan Cristóbal, entre los escultores... Considerándome indebidamente rezagado entre tantos amigos que se fueron para no volver, siento deseos de irme yo también a formar parte del nubarrón de sombras grises. ¿Qué hago yo aquí? Soy una molestia, un estorbo, una carga inútil. Ya no puedo declamar, porque carezco de energía para hacerlo, y si tomo la pluma me doy cuenta de que cada vez la manejo con mayor torpeza, temiendo sobre todo que pifias de memoria me induzcan a estampar imborrables errores Y como en toda la vida apenas hice otra cosa que orar en público y escribir, también públicamente, quisiera irme, pero sin dolores, porque los dolores me aterran, y de puntillas, en silencio, para no dejar rastro de mi marcha

Esto último de no dejar rastro, ¿es sincero? Sospecho que no y verás, lector, por qué. Hace cerca de cuarenta años, durante la dictadura militar de Primo de Rivera, pasábamos las tardes en el estudio madrileño de Juan Cristóbal el ex ministro liberal Natalio Rivas, también condenado al ostracismo, y yo. Natalio posaba para un joven escultor granadino anhelante de celebridad, y yo para Juan Cristóbal. A éste le gustó tanto su trabajo que esculpió en mármol mi cabeza, dejándola expuesta, entre otras obras maestras, en aquel su antiguo taller de la calle de Ramón de la Cruz. Pero cuando sobrevino la dictadura de Franco, hombre implacable en contraste con la «bonhomie» de Primo de Rivera, Juan Cristóbal hizo esconder mi marmórea cabeza, no sólo por miedo a que los falangistas la hiciesen añicos sino principalmente por miedo a que vengaran en él su tentativa de perpetuarme.

Al saber yo que Juanito había sucumbido víctima de un cáncer, sin revelar a nadie dónde escondió mi cabeza, encargué indagaciones para descubrirla, mas sin resultado Mi cabeza, muy semejante a la de un emperador romano decadente, no aparece por ninguna parte. Pero se ha conseguido hallar en un desván su modelo en yeso, a base del cual otro escultor pretende reconstruirla. Un mecenas —he tenido y tengo mecenas amigos— costeará el mármol y pagará los jornales del obrero sacapuntos encargado de desbastarlo. El escultor, por amistad, trabajará gratis.

Juan Cristóbal, sin duda a causa de su pequeñez física, era amante de las grandezas. Compró un ruinoso castillo medieval en Cadalso de los Vidrios. En restaurarlo y en agrandar el parque con predios colindantes, adquiridos a altísimos precios fijados por propietarios explotadores de su manía, consumía el mucho dinero que ganara estos últimos años con obras como la del Cid de Burgos y el monumento al dominicano Trujillo, que ni siquiera llegó a inaugurarse. Tan colosal era este monumento que Juan Cristóbal, retratado al pie de la maqueta, parece una pulga, por su diminuta talla

¿Verdad que las indagaciones que dispuse en busca de mi marmórea cabeza revelan cuán insincera es mi confesión de querer marcharme de este mundo sin dejar rastro? De nuevo queda patente que denunciamos las vanidades ajenas y queremos ocultar las propias.

El músico que hubiera preferido ser orador

SON muchas las sombras amigas que, por haber nimbado la gloria a los seres de quienes proceden, todavía fulguran en el espacio. Me limitaré a evocar las de dos cuyas exequias presidí a título de ministro de la República, catalanes ambos: Amadeo Vives y Santiago Rusiñol.

El propio Vives ha narrado sus apuros económicos mientras en Barcelona comenzó a componer música para el teatro. «Tenía tan poco dinero —dice refiriéndose a su primera obra «Arlús», estrenada en el Novedades— que las páginas enteras de la partitura están escritas, en vez de tinta, con hollín de la chimenea mezclado con vino. Tampoco tenía piano, y mientras trabajé en la composición no podía ensayar. Pero frente a mi casa vivía una familia francesa. La mujer cantaba ópera y el marido cuidaba de la cocina y de los otros quehaceres domésticos. Un día me presenté a los esposos y les pedí que me dejasen tocar la obra en su piano. Accedieron y organizaron una audición, que tuvo gran éxito.»

Cuando, poco después, se presentó Vives en Madrid con «Don Lucas del Cigarral», todas las puertas se le abrieron de par en par. Su mayor triunfo en el género chico fue «Bohemios», cuyas representaciones prontamente se contaron por millares, y en el género grande, «Doña Francisquita».

Me unió estrecha amistad a Vives. Este solía decir que hubiese querido ser orador. «La oratoria —comentaba yo— es improductiva y además nada queda de los oradores, ni el eco de sus palabras, pues se desvanece apenas las pronuncian. En cambio, los compositores musicales ganan dinero y sus partituras pueden formar una aureola que les ilumine después de muertos.» A pesar de todo —insistía el maestro—, hubiera preferido ser orador.»

La noche del estreno de «Doña Francisquita» llegué yo a Madrid procedente de un balneario extremeño. Como el boletaje se había agotado, apelé telefónicamente a Vives, que guardaba cama, agripado. «Vaya usted a Apolo y en la puerta encontrará quien le espere para acomodarle.» Efectivamente, dos caballeros que me aguardaban me condujeron al palco de la empresa, desde donde presencié la apoteótica representación que, a fuerza de repetirse los números, terminó muy de madrugada. «Creeme, aquí no se ha presenciado cosa igual desde el estreno de «La verbena de la Paloma», me aseguraba Pepe Lamorena, pollo sempiterno en el Madrid de entonces.

Al día siguiente llamé a Vives, el cual había oído el estreno por teléfono, y en el lecho. Sabiéndome muy exigente y muy franco, siempre estimaba mucho mis alabanzas, que en tal ocasión no escatimé

—En «Doña Francisquita» —añadí abusando en mi antipático papel de sabelotodo—, hay un número que no es original.

—¿Se refiere usted al bolero del marabú, en el último acto? —preguntó Vives.

—No —le contesté—, porque en el marabú han puesto usted o los libretistas en labios de Cardona, encargado de cantarlo, palabras que ya previenen respecto a su falta de originalidad; me refiero a la romanza de la protagonista en el acto primero, romanza que comienza diciendo: «Siempre es el amor, siempre es el amor travieso...» Tal romanza está calcada en una vieja canción asturiana, que reza: «Era de nogal, era de nogal el santo...»

Y para convencerle, tarareé la irreverente copla astur.

—Pues yo la he tomado de un cancionero salmantino del maestro Ledesma. Por lo visto, hay aires populares, de padres desconocidos, que todos los toman por hijos suyos — comentó Vives.

Este falleció en Madrid el 1 de diciembre de 1932 mientras la compañía del Teatro Lírico Nacional ensayaba su nueva zarzuela «Talismán». El cadáver fue expuesto en el domicilio de la Sociedad de Autores, en la calle del Prado. Allí fuí para acompañarlo cuando iba a ser trasladado a Barcelona. Subió el cortejo por la carrera de San Jerónimo para, doblando por la calle de Carretas, detenerse ante el mencionado Teatro, cuya orquesta, alineada en el vestíbulo, ejecutó el intermedio de «Bohemios» que, desprovisto del «pizzicato», adquirió carácter enteramente funerario. Después la comitiva, tomando por Atocha abajo desanduvo lo andado para llevar el féretro a la estación del ferrocarril.

Una anécdota hipotecada :-:

A Santiago Rusiñol le conocí a través de su paisano el caricaturista Luis Bagaría. Un verano coincidieron los dos en Bilbao con motivo de cierta Exposición pictórica a cuyo Jurado pertenecía Rusiñol —creo que en calidad de presidente—, porque el gran artista, si fue discutido como autor teatral, pese a aciertos tan grandes como el de «El místico», nadie le discutió nunca como pintor. Sus Jardines de España constituyen soberbia demostración de la magia colorista que alcanzó con los pinceles

Yo escribí años atrás sobre Santiago Rusiñol, contando el amparo que en tiempos duros dispensó a Manuel de Falla, describiendo su casa en Cabo Ferrat, en Sitges, hoy convertida en museo con todos los curiosos y heterogéneos cachivaches que su dueño fue almacenando allí, y destacando su inagotable humorismo, en virtud del cual ganó una apuesta concertada en Barcelona para demostrar el recelo de los campesinos catalanes, pues sostuvo, y no se equivocó, que éstos eran incapaces de comprar duros aunque se los vendiesen a cuatro pesetas, si quien los ofreciese con esa merma de la quinta parte de su valor, no les merecía entera confianza. Hízose la prueba en un mercado pueblerino, donde ningún payés quiso comprar duros a cuatro pesetas, por ser desconocidos los oferentes de tamaña ganga. Rusiñol conocía como nadie a su pueblo, pues no en vano, actuando de periodista, recorrió las cuatro provincias del Principado..., realizando el viaje en carro.

María Lejárraga de Martínez Sierra, que fue su traductora principal, pues Rusiñol escribía casi siempre en catalán, cuenta de él lo que sigue: «Estrenó en el teatro Novedades la comedia «El malat cronic» («El enfermo crónico»), inspirada en la farsa de Molière «Le malade imagineire». La comedia gustó, pero algunos críticos le echaron en cara la concesión al público que, según ellos, representaba el hecho de que el enfermo se curase al final de la obra. El público sencillo daba la razón al autor. Este decidió poner a todo el mundo de acuerdo. Escribió otro final: el enfermo crónico no se curaba. Y en los carteles anunciadores apareció esta conciliadora advertencia: «Martes, jueves y domingos, el enfermo se cura; lunes, miércoles y viernes, no se cura.» Con esto, unos y otros quedaron complacidos, y él, como siempre, divertidísimo.»

Una noche del verano de la exposición de pintura en Bilbao, cenábamos juntos Rusiñol, Bagaría y yo. De sobremesa, se me ocurrió relatar cómo Miguel Loredo, que había sido diputado provincial conmigo los años 1913-15, dejándose arrebatar por su ímpetu oratorio, les endilgó un discurso a los tripulantes de una trainera que, embestida por un remolcador, zozobró ante el palacio de Laredo, situado en el muelle nuevo de Portugalete. Los náufragos braceaban desesperadamente en las agitadas aguas del Nervión, mientras algunos transeúntes corrían en busca de cuerdas y salvavidas para arrojárselos. Loredo, que estaba almorzando en la terraza de su palacio, cruzó el muelle con la servilleta prendida al cuello, púsose de pie en el pretil y, afianzándose los lentes sobre la nariz, gritó: «¡Náufragos, tranquilizaos! El noble pueblo de Portugalete no consentirá que os ahoguéis, aunque todos seais vecinos de Santurce, la villa rival.»

A Rusiñol se le estremecía de risa su abundosa barba. «Prieto —me suplicó—, no cuente usted eso a nadie. Es tan gracioso que lo voy a insertar yo en un libro o una comedia. Resérveme usted la exclusiva, por favor.» Empeñé mi palabra de silenciar la anécdota, quedando ésta formalmente hipotecada. No tengo noticia de que Rusiñol llegara a publicarla.

Tan excelente amigo falleció en Aranjuez, lugar elegido preferentemente para sus cuadros, el 13 de junio de 1931, a los dos meses justos de haberse proclamado la República. A Aranjuez fuimos don Niceto Alcalá Zamora, jefe del Gobierno provisional, y yo, ministro de Hacienda, para hacernos cargo del cadáver, al que dimos escolta hasta Madrid, depositándolo en el Círculo de Bellas Artes, donde se había improvisado una capilla ardiente para exponerlo al público en tanto se organizaba la conducción a Barcelona.

Santiago Rusiñol y Amadeo Vives son dos sombras que fulguran y fulgurarán, por el nimbo glorioso que coronó sus vidas. ¿Hasta cuándo? No eternamente, porque este singular privilegio se consigue con la inmortalidad, y los hombres inmortales son rarísimos. Entre otros se cuentan, por ejemplo, Molière, inspirador de Rusiñol, y Beethoven, de quien Vives era tan devoto que se sabía de memoria todas sus sonatas.

Indalecio PRIETO

Letras de luto

JOSE GARCIA SORIANO

El 27 del pasado noviembre, a los 71 años de edad, falleció después de larga y cruel enfermedad, nuestro querido compañero José García Soriano.

Desde 1909 pertenecía a la U.G.T.; primero al Sindicato del Transporte «La Velocidad», de Madrid, y luego a «El Transporte Mecánico» que fusionó a los grupos del transporte, en lo cual él tomó parte muy activa.

En su larga e intensa vida de militante ocupó muchos cargos tanto en la U.G.T. como en nuestro Partido. En el movimiento de octubre de 1934, fué honrosamente a la cárcel, como tantos otros compañeros. Como consecuencia, perdió la colocación que tenía y se vio obligado a establecerse por su cuenta.

Durante nuestra guerra, fué Comisario del Transporte, cargo que, como todos los suyos, desempeñó con gran dignidad y acierto. Al finalizar la guerra, pasó a Francia, y fué uno de los primeros para organizar la Sección del Partido en Toulouse, dentro de la clandestinidad.

Soriano era un hombre de honradez acrisolada, de sentimientos nobles y afable como pocos. El Partido y la Unión han perdido con él a un hombre en todo lo que de más humano y elevado tiene esta palabra, y a los amigos nos priva su desaparición de la cordialidad y simpatía a que nos tenía acostumbrados.

Nuestro compañero y amigo Soriano ha dejado un vacío en nuestras tertulias, tan grande que aún nos parece en ellas que ha de llegar sonriente y bromeando, acompañado de su inseparable y admirable compañera, que compartió con su marido todos los avatares de la vida con un estoicismo sublime.

Reciban ella, Manuela Amezua, y familiares de España, el más sentido pésame de todos cuantos le hemos tratado y querido, que somos muchos. Descanse en paz José García Soriano.

B. SIMO

Juventudes Socialistas

José Martínez Cobo, en Noruega y Suecia

El secretario de Organización de la Federación de Juventudes, José Martínez Cobo, realizó del 19 al 24 de febrero un viaje de información a Noruega y Suecia, invitado por los Comités pro España de los Estudiantes Socialistas Suecos, de Gotemburgo y Estocolmo.

El programa comprendía la participación en la asamblea anual del «Norske Spania Komiteen», en Oslo, dos mítines organizados por los estudiantes socialistas en Estocolmo y Gotemburgo, una reunión con una Sección del Partido Socialista Sueco en Estocolmo, tres entrevistas con los jóvenes socialistas de Oslo, Estocolmo y Gotemburgo, y una conferencia de prensa en esta última ciudad.

El propósito del viaje era plantear ante los socialistas escandinavos el desarrollo del problema español, informando del trabajo realizado por el PSOE, la UGT y la Federación.

Los temas esenciales de las intervenciones y discusiones fueron los siguientes: Situación económica, política y social actual de España. Evolución de la juventud y caracteres de su rebeldía. Petición de entrada de España en el Mercado Común. Perspectivas políticas españolas en relación con la existencia de la Unión de Fuerzas Democráticas y de la Alianza Sindical.

El delegado de la Federación insistió en cada intervención en la oposición del pueblo español a toda participación internacional del Gobierno de Franco. Denunció las maniobras actuales de los ministros Ullastres y Solís. Reafirmó una vez más la reprobación de los españoles al turismo organizado en los países occidentales con destino a España.

El punto más debatido fué el desarrollo en la juventud de la oposición al Gobierno franquista, realzando en particular la lucha en el seno de la Universidad, en Barcelona y en Madrid. Se informó ampliamente sobre el último atropello franquista contra los estudiantes socialistas de Madrid.

Este viaje ha servido, además, para estrechar los contactos con los Comités suecos pro España y para plantear la posibilidad de acción en los meses por venir, en favor de la causa juvenil socialista española.

Un telegrama de la IUSY sobre los estudiantes presos

Viena, 21 febrero, 1962.

La Unión Internacional de Juventudes Socialistas, representando 90 organizaciones en sesenta países, protesta enérgicamente por la injusta detención de estudiantes el 5 de febrero, y pide su liberación inmediata.

Desde muchos años, los más elementales derechos humanos han sido suprimidos en la España de Franco. Millares de personas han sido matadas, siendo su único crimen el reclamar libertad y justicia. La Juventud Socialista del mundo se une a la petición de millones de españoles que anhelan el fin del régimen fascista en España.

Heinz Nittel,
vicepresidente

España y el Mercado Comùn

A un artículo de Sánchez Rivera sobre el M.C.E., «El Economista», que lo publica, le pone unas apostillas, manera de atenuar el criterio francamente desfavorable de aquél a la Comunidad europea y su opinión contraria a que España ingrese en la misma. Aunque dichas apostillas suscriben algunos de los argumentos de Sánchez Rivera, dicen, sin embargo: «no perdamos de vista que la curación de nuestra invalidez de competencia internacional engendrada tras veinte años de autarquía, no puede encontrarse más que en la preparación para realizar, cualquier día, la integración económica de España en ese cerebro económico de Europa que es el Mercado Común. España sólo puede prosperar y colocarse en puesto de competencia frente a Europa afinando sus estructuras y orientándolas, valiente y decididamente, hacia esa posición competitiva.»

«Los veinte años de doloroso esfuerzo para expansionar nuestra industria necesitan otros veinte para perfeccionarla y darla una categoría internacional, mediante una serie de sacrificios, ya que solamente con ellos se evitará que nuestro país retorne a su estado decadente, tan visible en 1936.»

El comentario editorial de «El Economista» es una terrible confesión. Refleja la situación angustiosa de la economía española. Testimonia la imperiosa necesidad que tiene España de preservarse del efecto que la nueva fase del M.C.E. ejercerá en su comercio exterior.

Subrayemos, de paso, la singular afirmación de «los veinte años de doloroso esfuerzo para expansionar nuestra industria». No hubo tal doloroso esfuerzo como no haya sido para los trabajadores, sino un verdadero desbarajuste económico, forjado en absurda autarquía y con escandalosos beneficios para la plutocracia española y para los que, siendo pobres diablos antes de la guerra civil, se han enriquecido con las nuesvas prácticas de peculado y cohecho instauradas por el régimen.

También merece subrayarse lo del «estado decadente, tan visible en 1936». La decadencia de España no es menester ir a verificarla en 1936. Es hija de un largo proceso o del matrimonio consanguíneo de la monarquía borbónica y del alicorto capitalismo español. Sin embargo, en 1936 ¿se había ya rehecho el mundo económico de la crisis de 1929? Basta echar una ojeada a los países más avanzados para llegar a la conclusión de que 1936 no es un año tipo para tomarlo como punto de referencia en lo económico, como no sea para registrar la enorme pérdida ocasionada por la guerra civil; quebranto que don Higinio París Eguilaz (en su libro «Renta Nacional. Inversión y Consumo en España») calcula en 88.490 millones de pesetas de 1929 o un millón de millones de pesetas de 1958 (20.000 millones de dólares). Sólo para eso se puede recordar 1936 en la historia económica de España, pues ella no podía escaparse a la crisis, como no pudo librarse el comercio mundial, cuyo valor había descendido del índice 100 (en 1929) al índice 37,2 (en 1936), ni la industria del mundo entero ya que en 1936 tan sólo había logrado situarse en el índice 110,5 contra 100 en 1929, después de haberse hundido en el índice 69,8 en 1932, al año apenas de haber nacido la República.

Terminada la guerra civil en 1939, el régimen tuvo por delante veintitrés años, pronto cumplidos, para combatir la decadencia. No se diga que es poco, que menos fueron los cinco años de República —en plena crisis mundial— y todavía no se han callado los lenguaraces francofalangistas de repetir que la República defraudó las esperanzas que en ellla habían puesto quienes esperaban que se cumpliera la histórica misión de que España se incorporara al progreso económico de aquella época. No es que estemos plenamente satisfechos de lo que hizo la República; pero no son conciliables la premiosidad cuando se trata de aquélla y la ruinosa y caótica lentitud cuando se trata de la Cruzada, la cual, además de no bastarle veinte años de expansión, ha menester de otros veinte para estar en condiciones de competir en el Mercado Común.

Con tan estupenda perspectiva ¿por qué extrañarse de que Sánchez Rivera, París Eguilaz y otros no sean partidarios de que España ingrese en el Mercado Común? — O.I.D.E.

ASÍ VA ESPAÑA

Goteras, filtraciones humedad...

«Pueblo» (diario madrileño, 2-2-62) recoge una queja acerca de las viviendas recientemente construídas, cuyos defectos expresan la poca honestidad de los constructores, la carencia de la inspección técnica y la falta de rigor de la Ley y de los tribunales contra los malhechores que se enriquecen a expensas de la seguridad y confort de los habitantes de las viviendas de reciente construcción. Véase lo que dice «Pueblo»: «Se trata de unos bloques de viviendas, construídos con anticipos y facilidades de los organismos oficiales correspondientes. Y ocurre, por un lado, que la construcción de estas viviendas es deficiente: hay goteras, filtraciones de humedad, suelos de mala calidad, carpintería mal hecha, etcétera. La urbanización de las calles deja también bastante que desear... en fin, los habitantes de estas viviendas han hecho ya, a lo que dicen, varias denuncias de este estado de cosas.»

Esto es, cuando no caen los balcones y las cornisas —fenómeno frecuente— o se huden las casas antes de ser terminadas o después de ocupadas —lo que también sucede—, las que resisten tienen goteras, filtraciones y humedad.

Se denuncia, pero nadie castiga, ni nadie encarcela...

Todo tiene explicación: ocupada la Justicia en perseguir a los trabajadores, no tiene tiempo para ocuparse de los ladrones.— O.I.D.E.

La situación social en el campo andaluz

«ABC», diario madrileño, que antaño fué el órgano de los monárquicos y de los terratenientes y que hoy sigue siéndolo especialmente de los franquistas, ha publicado una serie de artículos sobre la agricultura andaluza, cuya síntesis se reduce a la siguiente idea: **La situación social de la agricultura andaluza no es tan desgraciada como se dice.**

La mejor respuesta que se puede dar a esa falsa idea es el cuadro que sigue, cuyas cifras proceden de un artículo de «Pueblo», otro diario madrileño tan franquista como «ABC»: «**En Cádiz:** Hay 533 fincas de más de 250 Ha. (41,9 por 100 de la superficie cultivada). En ellas encuentran empleo fijo 6.826 asalariados; pero quedan en la provincia 35.835 obreros eventuales que trabajan, cuando más, tres meses al año.

En Córdoba: Existen 771 propietarios de fincas de más de 250 Ha. (32 por 100 de la superficie total). Dan trabajo a 11.017 obreros fijos y quedan en la provincia 107.671 trabajadores campesinos eventuales, que, como en Cádiz, trabajan unos tres meses al año.

En Sevilla: Los propietarios con fincas de más de 250 Ha. son casi un millar (43 por 100 de la superficie cultivable). Los trabajadores fijos que en ellas emplean se cifran en 17.759 y los eventuales en 89.741.»

Tres ejemplos edificantes, tres muestras de la miseria campesina y tres testimonios de la existencia de los excesos de riqueza al lado de los excesos de paro obrero y de la pobreza más acentuada. Tres mentís a la pretensa bondad de la política franquista y tres razones para que los trabajadores del campo caigan en manos del extremismo a fuerza de desengaños y a fuerza de ver cuánta es la indiferencia, cuando no es culpabilidad, del mundo democrático y del mundo bolchebique, pues tanto monta, monta tanto la charlatanería de los unos como las debilidades de los otros. — O.I.D.E.

Viviendas varatas

Reproduciéndolo de «La Gaceta del Norte», «Afán». del 26-1-62, da cuenta del problema de la vivienda en Bilbao, donde hay 15.000 familias en viviendas subarrendadas al mismo tiempo que se tolera la existencia de 5.900 pisos desocupados.

Los subarriendos entrañan dos circunstancias igualmente perniciosas:

— Al compartir la vivienda con otra familia, ni la una ni la otra disfrutan de suficiente espacio y comodidad;

— la familia que vive en subarriendo paga alquileres abusivos por un alojamiento insuficiente.

¿Cómo explicar que 15.000 familias estén mal albergadas y que haya en el mismo sitio 5.900 pisos vacíos? Según los periódicos ya citados, de esos pisos desocupados, 5.700 piden un alquiler anual de 200.000 a 400.000 pesetas (de 16.700 a 33.300 pesetas por mes), y los 200 pisos restantes piden la friolera de un millón a dos millones de pesetas de alquiler al año; es decir, de 83.000 a 166.000 pesetas al mes.

Pisos desocupados a 16.700, 83.000 y 166.000 pesetas al mes, son alojamientos que están muy lejos de: alcance de los trabajadores o de los funcionarios. Los más baratos cuestan, grosso modo, lo que devenga al año un maestro nacional de la última categoría. El salario anual bruto (salario de base por ocho horas al día), sin primas ni subsidios, de un peón a 36 pesetas y en el supuesto de que no pierda ni un solo día de los 365 que tiene el año, se cifra en 13.140 pesetas año. Para que pueda ganar lo necesario para alquilar uno de los pisos desocupados de Bilbao, el más barato, el de 16.700 pesetas, necesita que su sueldo base sea complementado con un 27 por 100 de primas y subsidios. Sólo así podrá ocupar uno de los pisos vacíos. Luego, tendrá que ingeniárselas para comer, vestir, calzar, pagar los gastos de casa y divertirse.

Cierto que no necesita gastar en divertirse: ¡menuda diversión implica resolver los problemas de la subsistencia en España! O.I.D.E.

¡ Por qué !

«SP», semanario que suele decir alguna que otra verdad, aunque a medias, tiene una sección titulada «¿Por qué?» Entre las **por qué** de «SP» hay uno que es todo un primor: «¿Por qué se siente en España un placer morboso por vestir de negro? ¿Por qué siguen siendo tan «populares» los lutos de varios años? ¿Por qué si una persona sufre una pérdida familiar, y no sintiéndolo nadie más que ella, ha de vestirse de negro de pies a cabeza sólo porque «la gente» así lo disponga, en un juego hipócrita que nunca se acaba? ¿Por qué «el qué dirán» tiene tanta importancia como hace siglos?»

¿Por qué? Hay varias causas, pero la más importante de todas, la que explica la última pregunta consiste en que el régimen franquista es un salto atrás en la historia. Por eso se guarda el luto «como hace siglos».

¿Por qué preguntar las causas de ciertos fenómenos sociales y la acentuación de ciertas costumbres incompatibles con el tiempo que vivimos cuando el preguntante conoce la respuesta?

El régimen creó dos situaciones medievales: el predominio de la Iglesia Católica en la dirección de las costumbres y una educación nacional pobre, gazmoña y oscurantista. Mientras pesen sobre España el despotismo de la Cruzada y esas dos losas de plomo, los españoles seguirán aferrados a la costumbre de guardar el luto de manera desconsiderada. El luto auténtico no es el del traje, sino el del alma acongojada, entristecida, más que por la defunción de sus deudos, por su propia y dolorida existencia. — O.I.D.E.

Más huevos que antes, pero a precios abusivos

En 1961 la producción huevera en España alcanzó los 270 millones de docenas, contra 227 en 1960.

No obstante el considerable aumento de la producción, no se pdrodujo la esperada baja de produjo la esperada baja de (23-1-62) son así:

Huevos frescos: 32, 30 y 28 pesetas, según tamaño.

Huevos de cámara: 18, 15 y 13 pesetas, según tamaño.

Para comprar una docena de huevos frescos se necesitan siete horas completas de trabajo de un peón (salario base por ocho horas de trabajo, 36 pesetas.) Para comprar los de cámara, que algunas veces están podridos o tienen polluelo, es necesario de tres a cuatro horas de trabajo de un peón.

Así, pues, crecen los huevos, pero no lo suficiente para que dejen de ser un artículo de lujo para los modestos trabajadores.— O.I.D.E.

Dimensiones de la unidad agrícola

Uno de los problemas de toda reforma agraria consiste en las dimensiones de la unidad de cultivo. Al lado de unos centenares de propietarios cuyos bienes terrícolas ascienden a cinco mil hectáreas, hay más de un millón de pequeños propietarios en los que la extensión de sus tierras se sitúa alrededor de una hectárea. Sin embargo, no es lo mismo una hectárea de secano que una de regadío; ni es igual un pedazo de tierra de la huerta valenciana que otro de regadío situado en las tierras más altas de la meseta castellana. Otros factores modifican el valor productivo de la tierra. Todos han de ser tenidos en cuenta a la hora de fijar la extensión de la unidad de explotación agrícola para que el agricultor que la trabaje pueda vivir decentemente de su trabajo.

No obstante los diversos factores que han de tenerse en cuenta, en general, la dimensión de la unidad de explotación agrícola se sitúa entre treinta y cuarenta hectáreas en tierra de secano, y alrededor de cinco hectáreas para las tierras de regadío.

Esa diferencia nos da lo que la tierra gana al pasar de secano a regadío. Es decir, treinta y cinco hectáreas —como promedio— de tierra de secano permiten vivir sólo a una familia. Transformadas en regadío, permiten vivir a cinco familias. Se quintuplica el valor de la tierra, se quintuplica el rendimiento. Se aumentan los puestos de trabajo y aumenta la producción nacional. Por añadidura, la producción queda exenta de las calamidades dimanantes de la sequía.

Estas generalizaciones acerca de la unidad de explotación agrícola, nos dan la medida de la importancia de la política oficial de riesgos Si el capital privado se abstiene de invertir dinero en la colonización agrícola —fenómeno común con todos los pueblos— el Estado no puede incurrir en semejante abstención. El abandono de la política de riegos o la lentitud en la práctica de esa política equivale a negarse a incrementar la riqueza nacional o a no tener prisa en conseguir la prosperidad del campo.

Comentario

Del no llegar al nivel

NUESTRO propio desconcierto nos hace imaginar la perplejidad de los buenos españoles que, con el ánimo zigzagueado por el reciente discurso del ministro caudillal de Comercio, hayan llegado hasta el final de su larga lectura. Hay cosas que no debieran decirse así a los cuatro vientos, y menos aún por persona como el señor Ullastres que, entre los ministros del Caudillo —y perdonen los demás—, tiene cierta reputación de saber lo que dice. Y las cosas que ha dicho son, en buena parte, como para quebrantar los convencimientos que, por orden superior, debe tener y conservar todo buen español.

Los buenos españoles —e insistimos en lo de buenos— saben, porque se les ha dicho muchas veces, que aquello del millón de muertos ha servido para que España avance arrolladoramente por el camino del progreso, dejándose muy atrás a la encanijada y podrida civilización democrática de los demás países europeos. En un atraso como de veinte años —según repite el Caudillo— ha dejado la bien mandada España a esos desdichados países en donde los propios pueblos —y no la Providencia— eligen sus gobernantes; en donde los trabajadores designan por sí mismos sus representantes sindicales; en donde hay hasta huelgas; en donde el clero no predica bravamente la guerra para colgar crucifijos en las aulas, y se conforma blandamente con tenerlos adorados y respetados en sus templos. ¿Qué se puede esperar de países así? Pero la España del millón de muertos y de las ruinas gloriosas...

Y he aquí que los buenos españoles de la bien mandada España se encuentran ahora con que el señor Ullastres, con impresionante franqueza, les ha dicho a los empresarios nacionales que lo que tienen que hacer cada cual es buscarse un buen partido; es decir, lanzarse por ahí fuera y traerse consigo algún otro empresario, rico y con patentes, que se le asocie y le implante nuevas y más adelantadas técnicas. Y a los buenos españoles les han temblado las piernas, leyendo a continuación estas palabras casi finales del ministro:

«Nosotros solos no llegamos. Llegamos a mucho, pero no llegamos a todo lo que necesitamos llegar para incorporarnos a Europa, para llegar a un nivel de vida que sea comparable al de los europeos, entremos o no entremos en el Mercado Común.»

Pero ¡cómo! ¿Ha dicho eso un ministro? ¿Para cuándo son las destituciones? Claro que eso no hace mella en quienes tienen verdadera fe en el Caudillo; pero hay espíritus débiles e impresionables. Esas palabras han debido ser tachadas por la censura. ¡Que no llegamos! Se llega a todas partes cuando se va conducido por Su Excelencia; y hasta se deja todo atrás. Este es el caso. Ciertamente, el nivel de vida de los españoles es muy inferior al de los europeos; pero no digamos que el Caudillo no ha sido capaz de llegar a él. Lo que ocurre es que... ¡se habrá pasao!

Pericles GARCIA

Comité de Redaction de LE SOCIALISTE

Jean PAUL - BONCOUR
Suzanne LACORE
Eugène MONTEL
Georges GUILLE
Gérard JACQUET
Joseph BEGARRA

Administrateur :
Roger SOUTHON

Figuras del Socialismo español

Indalecio PRIETO TUERO

— III —

PRIETO, EN MADRID

CONOCI a Prieto en Bilbao en 1914, con ocasión de una campaña de propaganda organizada en aquella región por la Federación Nacional de Juventudes Socialistas, cuando ya era diputado provincial, aunque rehuía sistemáticamente intervenir en la organización obrera. Contra su costumbre, conmigo estuvo cordial, invitándome a comer sin las zalamerías inherentes a esta clase de visitas semioficiales. Bien es verdad que yo era un pasajero de menor cuantía, aunque tal vez por eso mismo extremara sus atenciones con el joven camarada madrileño, que, por cierto, gozaba fama de ser poco respetuoso con los valores consagrados.

¿Qué ambiente era el de Bilbao por entonces? La disidencia provocada por Facundo Perezagua y sus actitudes al tratar de resolver un conflicto minero en que jugaba más el amor propio y la vanidad del viejo luchador toledano que las reclamaciones de los huelguistas; las luchas en la Agrupación Socialista de Bilbao entre amigos de Prieto y partidarios de Perezagua; la frecuencia con que se reunían en las tabernas y hasta deliberaban en ellas los socialistas bilbaínos, jóvenes y viejos; la singular manera de funcionar que tenían las organizaciones, muy flojas desde el punto de vista reglamentario de la cotización, muy fuertes cuando se lanzaban a una huelga o a la batalla electoral, todas estas peculiaridades y otras más hacían que en Madrid no inspirara muchas simpatías el movimiento obrero de Vizcaya. Prieto no era el hombre adecuado para modificar aquel ambiente. Por el contrario, era un hombre más de la situación. Sin ir a diario a la taberna, la frecuentaba con la mayor naturalidad. En cambio, era impenitente contertulio de café, como lo siguió siendo en Madrid durante muchos años, donde cultivó una peña de escritores, artistas y políticos de muy variado matiz.

En 1917, Prieto alquiló casa en Madrid, y contra lo preceptuado en la Organización general del partido socialista, no causó baja en Bilbao y alta en su nueva residencia. Era concejal por la capital vizcaína, pero al ausentarse de aquel territorio automáticamente perdía su cualidad de vecino y consecuentemente la de seguir formando parte de su Ayuntamiento. Es verdad que había precedentes, pero como todos los precedentes, los casos eran muy distintos. Remigio Cabello, siendo concejal por Bilbao, se trasladó a Valladolid, de donde era originario, y más tarde, Isidoro Acevedo, siendo concejal igualmente, se instaló en Oviedo, renunciando a su residencia en el País vasco. Por acuerdo de la Agrupación de Bilbao, no renunciaron oficialmente al acta de concejal por si en alguna votación de excepcional interés —como ocurrió en algún caso— fuera preciso utilizar el voto del concejal ausente, aunque legalmente hubiesen perdido el derecho a ese ejercicio. En Bilbao era corriente apelar a tales argucias electorales; pero Cabello y Acevedo ingresaron en las Agrupaciones de Valladolid y Oviedo, respectivamente.

La situación de Prieto era, pues, anormal desde el aspecto reglamentario, mas nadie intentó modificarla en Bilbao ni en Madrid. Con él era preciso tener cierta cautela para no entrar en conflictos pueriles. Por otra parte, a Prieto no le gustaban los métodos de lucha de Madrid, ni sus hombres, calificados de «blandengues». ¡Qué pocas veces iría por la Casa del Pueblo de Madrid, si es que llegó a pisarla, durante aquella etapa! Nunca intentó mezclarse en nuestros problemas locales, pero desde fuera estaba informado de cuanto adquiría algún relieve, por nimio que fuese. Prieto dormía siempre con un ojo abierto.

Sin cordialidad y sin hostilidad llegó el momento de constituir la primera minoría socialista parlamentaria en 1918, al salir amnistiados los cuatro prisioneros del penal de Cartagena, más Pablo Iglesias e Indalecio Prieto. Iglesias era indiscutible entre nosotros, y por su estado de salud apenas si actuaba. Aunque Besteiro no estaba consagrado, bien pronto se consagró, incluso para Prieto, tan reacio a consagraciones. Puedo garantizar que en la minoría socialista parlamentaria, hasta que el general Primo de Rivera dio el golpe de Estado y disolvió las Cámaras en septiembre de 1923— formé parte de todos aquellos Parlamentos con Besteiro y Prieto— no surgió ninguna dificultad en nuestras relaciones públicas y privadas. Prieto fue adaptándose, hasta cierto punto, a nuestras prácticas, y nosotros, conociéndole y estimándole de veras, procuramos transigir con sus especiales características, tan distantes de las nuestras.

Al discutirse el grave problema de las veintiún condiciones que imponía Moscú a los partidos que solicitaban ingresar en la Tercera Internacional, Prieto coincidió con nosotros, entrando en la Comisión Ejecutiva al producirse la escisión, sin hacer por eso vida activa ni colaborar en actos de propaganda. Era una bandera que habíamos incorporado —perdóneseme la confidencia de revelar que fui el proponente de aquella candidatura— a la dirección del partido, muy debilitado al separarse de nuestras filas hombres de tan vieja y limpia historia como Antonio García Quejido e Isidoro Acevedo.

La dictadura del general Primo de Rivera alejó a Prieto de nuestro lado. El motivo inicial fue la aceptación del puesto de consejero de Estado por nuestro compañero Largo Caballero. Contra lo que se ha dicho reiteradamente, en tal nombramiento no intervinieron las Comisiones ejecutivas del Partido Socialista ni de la Unión General de Trabajadores. Se prescribía en el decreto reformando el citado alto cuerpo consultivo que en lo sucesivo formarían parte de él por derecho propio un vocal obrero y otro patronal, ambos designados por el presidente del Consejo de Trabajo. Se podrá discrepar de aquella decisión, pero los Comités nacionales que la sancionaron por gran mayoría se atuvieron a las normas tradicionales de nuestros organismos: intervenir en cuantos sitios fuera posible hacerlo con independencia y siempre que la designación fuera hecha por nuestros propios camaradas. Largo Caballero parecía haber sido elegido vocal del Consejo de Estado por Alfonso XIII, porque se publicaba así su nombramiento en la «Gaceta», pero eso era puro formulismo. Su elección nació de la propuesta hecha en su favor por los vocales obreros del Consejo de Trabajo, como la del señor Junoy, delegado de la clase patronal por los vocales patronos, y ambas candidaturas las hizo suyas el presidente de dicho organismo.

Desde luego, aquel nombramiento no era corriente en nuestros precedentes y se explica sin el menor esfuerzo la impresión que produjo y hasta el desagrado o la censura; pero Prieto exageró la nota, ahondándose desde entonces las distancias. De un lado, Besteiro, Largo Caballero y yo formábamos una piña indestructible. De otro, Prieto no perdonaba medio ni ocasión para combatirnos, hasta que surgió el llamado Pacto de San Sebastián, en el que intervino sin estar autorizado para ello, provocando el enojo de nuestras Comisiones ejecutivas y singularmente de Largo Caballero. Prieto consiguió incorporar a sus actividades a Fernando de los Ríos —que coincidió con él en lo fundamental, pero no dimitió sus cargos en la organización—, y los dos visitaron a Besteiro para plantearle el carácter que a su juicio adquiría el supuesto movimiento militar contra el rey.

Fue entonces cuando Largo Caballero se sumó a la posición de Prieto y De los Ríos, y los tres, designados oficialmente como presuntos ministros por las Comisiones ejecutivas de la Unión General y del Partido socialista en una votación muy discutida y muy discutible, se reunieron con los otros elementos republicanos, hasta llegar a la publicación del manifiesto comunicando al país el nombramiento del nuevo Gobierno, manifiesto redactado por don Alejandro Lerroux, a quien los conspiradores admitieron en su seno cometiendo una grave pifia, dados los antecedentes tan inmorales del Emperador del Paralelo. Bien es verdad que en aquel conglomerado contra Alfonso XIII entraron militares y civiles a los que don Alejandro podía llamar de tú, como él dijo en un célebre discurso en las Cortes de la monarquía.

Volvieron a encresparse las aguas —¡y de qué modo!— con motivo de la revolución de octubre, efectuada sin previa deliberación ni acuerdo de los respectivos Congresos de nuestros organismos nacionales. A pesar de que Prieto intervino en aquel movimiento —con el que nunca estuvo conforme Besteiro y cuantos coincidíamos con él en esta posición concreta—, fue objeto de ataques inauditos, hasta el punto de que Carlos Baráibar, que jamás había pertenecido a nuestras organizaciones —militó en las filas adversas al socialismo en Vizcaya—, se atrevió a publicar un libro contra Prieto, cosa nunca vista en las relaciones entre afiliados. ¡A qué extremo llegaban el odio personal y las ambiciones de un grupo que se incorporó al partido para servir, algunos sin darse cuenta, los propósitos divisionistas acariciados por el comunismo, soviético! ¡Cuánto influyó el stalinismo, no sólo en los episodios a que me estoy refiriendo, sino en otros posteriores, de que fueron víctimas Largo Caballero y Prieto!

Eliminado de hecho Besteiro y con él un grupo de amigos suyos, la obsesión para quienes se creían dueños del campo, contando con las Juventudes Socialistas en donde el virus comunista se infiltró con mayor violencia, era aplastar a Prieto. No hay exageración en el término, porque sus adversarios sabían que de no aplastarle, de no acabar con él, Prieto, al final, sería el victorioso. De los mítines verificados en Ecija y en Egea de los Caballeros salió con vida por casualidad, gracias a que amigos muy adictos a él se jugaron la piel por salvarle.

Hombres de diversas tendencias han reconocido que la sublevación militar, monárquica o fascista —no estaba aún definido el matiz verdadero— se habría tentado mucho la ropa antes de lanzarse a la calle si el Partido socialista y la Unión General de Trabajadores hubiesen permanecido unidos como lo habían estado desde su fundación. Todo el mundo sabía que no lo estábamos, aunque lo cierto es que no existían entre nosotros, entre los auténticos socialistas de historia y de tradición, verdaderas diferencias doctrinales. Pero las cuestiones personales y los grupos que exageraban las divergencias arruinaron un partido de gloriosa estirpe.

Prieto ha relatado varias veces los esfuerzos que realizó para aceptar una cartera en un Gobierno presidido por Largo Caballero. Más tarde se dejó presidir por Negrín. En realidad, de haber prevalecido el más elemental sentido político, la presidencia hubiera debido corresponder a Prieto desde un principio. Pero no fue así. Toda nuestra historia se ha ido cuajando a contrapelo, y las consecuencias de errores tan garrafales —yo no he hablado nunca de traiciones— no hemos terminado aún de sufrirlas varios millones de españoles de dentro y de fuera. Rusia intervino en nuestra guerra, se apropió de nuestro oro, nos prestó ayuda con cuentagotas e influyó poderosamente en nuestra división ahondándola. La guerra de España no se hubiera perdido si Stalin hubiera querido ganarla, pero eso no le interesaba desde que quedó convencido de que le sería punto menos que imposible dominar cual deseaba a la Confederación Nacional del Trabajo y a la gran mayoría, a la inmensa mayoría de la Unión General de Trabajadores.

De España salimos desunidos. Hubo insensatos que pretendieron cristalizar dentro y fuera de los campos de concentración los grupos que simbolizaban el odio contra nuestros hombres. Siempre el odio, nunca el amor, ni aun en el exilio. La actitud de los ejecutivos que salieron de España, a este respecto, fue bien lamentable. Al abandonar el suelo nacional allí quedaban todas nuestras representaciones, nuestros nombramientos, nuestra historia, de la que estábamos obligados a responder. Fue un error utilizar los anagramas como cosa propia. Otro error mayor aún reconstituir las instituciones republicanas, fenecidas al morir Azaña y perder el territorio patrio.

Los hombres que en Toulouse reorganizamos el Partido socialista y la Unión General de Trabajadores afirmamos siempre que nuestras Centrales también habían quedado en España, muertas o en vida, pero en España. Deber de todos era crear en la emigración los órganos circunstanciales apropiados para auxiliar al interior, nunca para sustituirle. En fin de cuentas, agrego yo ahora, cuando se aproxime el momento decisivo —los hechos habrán de confirmarlo así— el interior será el que juegue la última carta. ¡Ojalá tenga acierto para tan arriesgada empresa!

La guerra mundial nos separó de nuevo, aislándonos; la miseria y el sufrimiento curó en parte nuestros rencores. Después de nuestra guerra nos tocó padecer otra prueba terrible: la victoria circunstancial en Europa de los aliados de Franco. Aunque Prieto estaba en América y se ahorró presenciar el martirio sufrido por centenares de miles de españoles, hasta donde pudo, procuró remediar tan horrible abandono. Soy testigo de que no fue responsable si no consiguió mejores resultados. ¡Triste etapa aquella de los embarques, en que, con dinero de España, viajaban judíos enriquecidos y clientelas políticas de quienes manejaban las listas de pasajeros! En unión de Paulino Gómez Beltrán, fui designado por Prieto y sus colaboradores de Méjico para administrar en Francia los fondos de la JARE y regir el embarque de los que debieran salir. Afortunadamente para mí, un grupo de españoles bien situados cerca de la Embajada de Méjico, con influencia en el libro de cheques, nos impidió tomar posesión de aquellos puestos, que por nada del mundo hubiera yo querido desempeñar, pero que otros españoles impidieron que ocupase, bien seguros del inmediato riesgo a que estaban expuestas sus privilegiadas y deshonestas situaciones. Prieto no amparó ninguna inmoralidad, pero las inmoralidades fueron moneda corriente durante larguísimo tiempo y a cargo de personajes de campanillas.

La victoria de los aliados debió ser nuestra victoria. Por desgracia, no lo fue. ¿Estábamos unidos y preparados para recibirla? La verdad es que no lo estábamos. Ninguna sindical, ningún partido, absolutamente ninguno. El manejo de los fondos de la emigración concluyó de desmoralizar a la inmensa mayoría de sus componentes. Derramando miles de francos, Negrín se conquistó el silencio y la adhesión de unos cuantos santones. Aquello fue otra vergüenza y otra decepción. Prieto logró evitar que el cargamento del «Vita» cayera en manos de ciertos paniaguados de Negrín. Contra lo que se ha escrito centenares de veces, Prieto no administró aquel tesoro. Hubo un organismo encargado de hacerlo, constituido por hombres de acrisolada honradez, algunos de los cuales, por fortuna, viven aún. ¡Cómo se le intentó deshonrar al aludir a los millones del «Vita»! Prieto quiso presentar las primeras cuentas ante el esqueleto de Comisión Permanente del Parlamento que todavía funcionaba. Se le dijo que esa función correspondería en su día a las Cortes en pleno. Ante ellas quiso hacerlo igualmente sin que tampoco le fuera permitido. «En camilla, si hay reunión de Cortes, aunque esté muy enfermo, iré a rendir cuentas», gritaba al referirse a este penoso episodio, que tantos sinsabores le produjo. Que no canten victoria sus eternos enemigos porque Prieto ya no vive, pero, como el Cid, habrá de nuevo ganar aún algunas batallas después de muerto. Y ésta será una de ellas.

Andrés SABORIT

Ginebra, febrero de 1962.

P.S.O.E.

CONGRESO DEPARTAMENTAL DE LA GIRONDA

En la primera semana de febrero., se celebró el Congreso del PSOE, en la Gironda. Asistieron todas las delegaciones del departamento. No pudo hacer acto de presencia el compañero Rodolfo Llopis, en representación de las CC. EE., por causas ajenas a su voluntad.

El Congreso aprobó por unanimidad la memoria del Comité Ejecutivo, la gestión de tesorería y la de sus representantes en el Comité de SDE.

Fueron aprobadas las propuestas presentadas por la Agrupación de Burdeos, y otras de Bègles, sobre relaciones con la SFIO, reorganización de las Agrupaciones, actividades del Comité departamental y actuación de S.D.E.

El Comité Ejecutivo departamental fué reelegido, y su composición es la siguiente: presidente, Dámaso Solana; secretario, Angel Giménez; tesorero, Eduardo Benítez; vocales, José López e Isidoro González.

El Congreso constituyó una prueba elocuente de que en la Gironda, la fe en los ideales del Socialismo no se apagará jamás, y que seguirán sin tregua todos sus afiliados la lucha diaria, hasta el derrocamiento del franquismo en España. — **Corresponsal.**

TOURS

El 28 de enero celebró esta Agrupación junta general, presidida por Calvet y actuando de secretario Luanco.

Se aprobó el acta de la junta anterior y el movimiento de afiliados. Los compañeros conocieron las circulares de la C.E. números 3, 4 y 5, así como la de Tesorería, que fueron aprobadas por unanimidad.

Esta Agrupación ha iniciado una suscripción en favor de LE SOCIALISTE, y se enviará al administrador de dicho semanario el importe de la misma, una vez cerrada. — **C. L.**

MONTPELLIER

En la asamblea general que celebró esta Sección el 14 de enero, se aprobó la correspondencia cursada y el balance de Tesorería.

Fué reelegido el mismo Comité, compuesto de la siguiente forma: Presidente, Rafael Pérez Vaca; secretario, Fernando López Cordón; tesorero, Manuel Fernández.

Por último se abrió una suscripción voluntaria entre nuestros compañeros con destino a la que tiene abierta la SFIO para la construcción de un monumento a Jean Jaurés. — **F. L. C.**

IMPRIMERIE SPECIALE
28 - 30, Rue Sainte
MARSEILLE 1e

EL SINDICALISMO ante su destino

Hacia una forma internacional del pleno empleo

Las delegaciones de los trabajadores a la XLV Conferencia de la OIT de junio de 1961 sentaron las bases para elaborar la resolución que, soore pleno empleo, aprobó dicha Conferencia. Tal resolución, propuesta por las delegaciones obreras, fué más allá, respecto á sistemas de pleno empleo, que la Declaración de la OIT de Filadelfia en 1945, al proponer nuevos sistemas, directrices e instrucciones para que actúen la OIT y las demás agencias especializadas de las Naciones Unidas, de una manera permanente, respecto al pleno empleo en el nivel internacional.

RECONOCIENDO la urgencia de arraigar el pleno empleo en todas partes del mundo y de ayudar a los países desarrollados a alcanzar un alto grado de crecimiento económico, así como un elevado nivel de vida, el Consejo de Administración de la OIT incluyó en la agenda de esa Conferencia el tema del pleno empleo. Ya que las actividades futuras al respecto deberia normarlas la OIT de acuerdo con las recomendaciones que en esa Conferencia hiciera el Consejo de Administración.

El sindicalismo libre, al estudiar la agenda propuesta, consideró que era la oportunidad de consolidar y concertar las actividades de las agencias internacionales. Había que elaborar un cuidadoso programa de responsabilidades para que llegara a las manos de los Gobiernos individuales y les indicara el camino hacia tales objetivos. Asimismo, el programa iba dirigido a los organismos internacionales para orientarlos especificamente hacia el mismo trabajo. La Conferencia de la OIT, presentó así la oportunidad de que se cristalizara la opinión mundial y de que se definieran los objetivos a la luz de los sucesos ocurridos durante los quince años transcurridos. Los programas aislados, individuales y los diversos sistemas internacionales podrían, en esa ocasión, integrar una sola declaración de acción y un solo plan que recogiera todos los hallazgos y valores dignos de elogio y todos los programas que parecieran practicables.

Las delegaciones obreras que integraron la Comisión sobre la política del pleno empleo, formadas por 37 funcionarios sindicales de diversos países, propusieron de inmediato un coordinado y completo programa de acción. Primero se debatieron fórmulas adecuadas en sesiones privadas, en las que las necesidades, puntos de vista y propuestas de cada uno de los delegados obreros fueron considerados y discutidos detalladamente. Después de haberse sometido los resultados a la comisión en pleno, se hicieron presiones vigorosas, a través de la Conferencia y de las discusiones programadas, ante los empresarios y representantes gubernamentales. Exceptuando a los representantes de detrás de la Cortina de Hierro, a los delegados aliados con ellos y a otras delegaciones aisladas, se alcanzó el acuerdo y consenso unánime sobre los principios generales. Las diferencias fueron subsanadas por la comisión de redacción, sin que se hiciera ningún cambio substancial a lo propuesto por las delegaciones de los trabajadores. De hecho, el programa, que fué adoptado finalmente, puede considerarse como derivado substancialmente del programa propuesto por las delegaciones obreras. Después de que se rechazaron dos enmiendas de la delegación de la URSS, la resolución y sus consecuencias fueron aprobadas por la Conferencia

La parte más significativa de la resolución es el llamamiento que se hace al Consejo de Administración de la OIT para que incluya una discusión sobre sistemas de empleo en la Conferencia de 1963, con el propósito de considerar cuál sea el instrumento apropiado que deba incorporarse al texto de la resolución para ponerla en práctica. Las delegaciones obreras estaban deseosas de que se llevara a efecto de inmediato dicha discusión, pero se les persuadió de que eso sería difícil, considerando todos los adjuntos que se exigen para la preparación de una discusión.

La Conferencia de 1961 adoptó un concepto más amplio de pleno empleo del que se había aprobado en anteriores discusiones nacionales e internacionales. Reconoce ella que el pleno empleo significa la creación de un ambiente laboral en el que todos los que puedan y quieran trabajar encuentren empleo. Pero se añade que los objetivos sociales y económicos contenidos en la Declaración Universal sobre Derechos Humanos de las Naciones Unidas, que son axiomas dentro de nuestras aspiraciones por elevar los niveles de vida de los pueblos, deben de incluirse en la definición de objetivos.

El fin primordial de la política del pleno empleo consiste en « contar con un empleo productivo y voluntario ». No se trata ya solamente de buscar el pleno empleo, sino además debe de considerarse la necesidad de alentar a los individuos para que se dirijan hacia el empleo más productivo. En donde exista un bajo nivel de productividad, el país tiene la obligación de elevarlo, ayudado por todas las esferas sociales, incluyendo a los sindicatos. Más aún, debe alentarse al individuo para que busque el empleo que más se adapte a su capacidad y talento. Así los empleos deben de proyectarse para que llenen las necesidades del pueblo trabajador.

La tercera dimensión de este nuevo concepto de pleno empleo se refleja en aquello de « libre elección » Esto quiere decir que debe alejarse del trabajo toda presión, coacción y esclavitud. Solamente en una sociedad libre en la que los individuos puedan dirigirse al empleo que ellos prefieran y que no se vean coaccionados ni por el Gobierno ni por los patronos, se puede llegar a conformarse con ese concepto de pleno empleo.

Para poner en práctica estos objetivos, la Conferencia concluyó que es esencial que los programas de desarrollo económico cambien de énfasis. En el pasado, el aumento de empleos, era debido al desarrollo económico o de la producción. Ahora, alcanzar el pleno empleo, es problema de capital importancia no sólo por lo que en sí significa, sino porque es el mejor y el más recto camino hacia el desarrollo económico. El pleno uso de los recursos humanos asegurará la movilización de las fuerzas verdaderamente creativas dentro de la economía.

Se cree comúnmente que la inversión en el mejoramiento del esfuerzo humano debe pasar a segundo lugar respecto a la inversión material del capital. Pero la Conferencia declaró que muchos países desarrollados han constatado que el mejoramiento de los recursos humanos aumenta la capacidad de absorber inversiones de capital.

Los países deben reconocer la prioridad y el valor económico de tal declaración. El viejo conflicto entre los valores humanos y los valores económicos cederá finalmente al comprobarse que las inversiones de cualidades humanas son frecuentemente más remuneradoras que las inversiones de capital material. Esta idea se aceptará cuando se establezca definitivamente la anterior escala de valores.

Ante el ingente número de infraempleados y desempleados que vegetan en los países desarrollados, se hizo imprescindible promover las tecnologías específicas adecuadas a las economías endebles. Después de la amortización del capital disponible en tales países, el paso más urgente y remunerador que hay que dar para incrementar el crecimiento económico, es decididamente promover la movilización de los recursos humanos. Ello puede hacerse por medio de la introducción de técnicas intensivas de trabajo, lo cual no niega o pospone la importancia de introducir intensas inversiones de capital tampoco debe de ser descuidada al promover el desarrollo, el pleno empleo y la elevación de los niveles de vida.

Para alcanzar esos objetivos se hicieron varias reformas institucionales y estructurales en los países tanto desarrollados como industrializados. Ellas son: reforma agraria, eliminación de precios injustos y de las fluctuaciones en los artículos de primera necesidad, reformas tributarias y monetarias para mantener las demandas de las masas, y reincrementación de los sectores y regiones.

La Conferencia se hizo eco de la necesidad de crear el máximo pleno empleo en las sociedades libres a través de la creación de mejores organizaciones de oferta y demanda de empleo y por medio de planeación de nuevas industrias Se hizo énfasis en los sistemas de balanceo de empleo a fin de que se pueda hacer elección de empleo según los lineamientos que se practican en Suecia. Allí, existen programas que ayudan a los individuos a trasladarse a las zonas en donde el trabajo es abundante. El sistema de balanceo de empleo se estableció para ayudar a crear industrias en áreas con excesiva fuerza de trabajo.

Se instruyó al director general para que prepare y desarrolle estudios e informaciones que sirvan para elaborar un « instrumento práctico de pleno empleo ». Además se le sugirió que antes de la puesta en práctica de tal «instrumento » se brinden servicios y ayudas especialmente a los países desarrollados para que éstos puedan poner en práctica las metas arriba formuladas. Se le encargó la responsabilidad de introducir dichos proyectos y los objetivos generales en las agencias especializadas de las Naciones Unidas, así como en las propias Naciones Unidas.

La principal intención fué que la resolución aprobada se convierta tanto en un instrumento como en la documentación que sirva de base a la próxima Conferencia de la OIT de 1963, para que ella apruebe adecuadas resoluciones al respecto.

El movimiento sindical internacional estuvo en la primera fila tanto en la formulación de objetivos como en la elaboración de sistemas que han de asegurar aquéllos. Ahora, pesa sobre sus hombros la responsabilidad de proveer similares directrices para que todo eso se implante y se lleve a la práctica.

La adopción de la resolución y sus conclusiones fué un triunfo del grupo obrero y del movimiento sindical libremente organizado en última instancia. Pero la batalla final, todavía no se ha dado. Ahora como antes, tenemos que sugerir cuáles sean los instrumentos y qué presiones políticas se deban adoptar para llevar todo ello a la realidad que nos alcance « un empleo productivo y de libre elección » a todos los trabajadores del mundo.

Salomón BARKIN
Director de Investigación del Sindicato de Trabajadores de la Industria Textil de EE.UU.

(De « Mundo del Trabajo Libre », órgano de la Confederación Internacional de Organizaciones Sindicales Libres — CIOSL.)

MESSAGE FRATERNEL

En Espagne et en exil

Depuis vingt-trois ans, l'Espagne est mise au banc des pays démocratiques et reléguée au rang des dictatures fascistes. Tout ce qui avait un nom dans la culture du peuple espagnol, tous les grands esprits qui ont porté au loin la réputation de l'Espagne, ont pris le chemin de l'exil, plutôt que de se courber devant le régime sanglant du Caudillo.

Pour échapper à la terreur phalangiste, des dizaines de milliers de travailleurs ont pris le même chemin, préférant conduire, dans l'exil, la lutte pour entretenir la flamme de l'esprit de liberté.

Aujourd'hui, la tragédie continue. Des milliers de travailleurs quittent l'Espagne avec leur famille pour échapper à la misère, en même temps qu'à l'oppression franquiste.

Voilà le résultat le plus clair de vingt-trois ans de dictature, pendant lesquels les droits de l'homme furent étouffés, les libertés traquées et les travailleurs emprisonnés chaque fois qu'ils ont réclamé publiquement une amélioration de leur sort.

La Fédération Internationale des Ouvriers sur Métaux (F. I. O. M.) tient à exprimer aux travailleurs espagnols, tant en France qu'en exil, sa solidarité totale dans la lutte tenace qu'ils conduisent pour rétablir la liberté et la démocratie dans leur pays.

La F. I. O. M assure l'U. G. T. de son appui moral et matériel dans son œuvre de soutien de tous ceux qui, en Espagne et en exil, luttent pour le rétablissement d'un régime politique issu de la volonté du peuple et la restauration intégrale des droits syndicaux.

Ad. GRAEDEL,
Secrétaire général de la Fédération Internationale des ouvriers sur métaux.

Voces de España

¡ Libertad para los estudiantes presos !

LA policía franquista sigue cumpliendo con eficacia —hay que reconocerlo— su triste misión de perseguir y encarcelar españoles dignos, que no aceptan mansamente la injusticia y la opresión. Unas veces, las víctimas son obreros y campesinos que protestan de los salarios de hambre o que reclaman mejores condiciones de trabajo ante el desamparo en que se encuentran, sin auténticos sindicatos que defiendan sus derechos. Otras, ciudadanos que manifiestan su disgusto por los abusos y atropellos de un régimen corrompido y tiránico. En esta ocasión, una vez más, les ha tocado el turno a unos estudiantes de la Universidad de Madrid.

A todos se les acusa de pertenecer a las Juventudes Socialistas, aunque el pretexto para las detenciones ha sido la lectura, ante la Cámara sindical de la Facultad de Filosofía y Letras, de un escrito protestando contra el decreto de reorganización del SEU, de 29 de septiembre de 1961. El autor de ese escrito, nuestro compañero Luis Gómez Llorente, tuvo el gesto valiente de leerlo él mismo y de reclamar de los estudiantes la ruptura con el SEU y la creación de un verdadero sindicato de estudiantes.

Estos estudiantes socialistas son genuina representación de la juventud no conformista. Su actitud rebelde continúa la gloriosa tradición de luchas del estudiantado español por la libertad, la democracia y la dignificación de la Universidad. En una situación como la presente y después del ejemplo admirable que acaban de dar esos compañeros, cuando los campos están perfectamente deslindados, no cabe la inhibición. Hay que escoger o rendirse responsable. Y ha de hacerse ahora.

Quiérase o no, todo hombre está incurso en el desenvolvimiento de la vida social, económica, cultural y política de un país. La posición irresoluta de los que creyéndose no comprometidos permanecen indiferentes, pasivos, no es otra cosa que el abandono cobarde de los deberes y derechos elementales de hombre y de español. No porque no se haga frente a la realidad, ésta desaparece. El mal sigue siendo mal aunque se le vuelva la espalda, y su existencia no limpia de culpa las manos inertes.

El SEU no es un sindicato ni nada que se le parezca. Es un encuadramiento de estudiantes para tenerlos sometidos a la dictadura. Esto, que lo sabe ya todo el mundo, hay que denunciarlo continuamente y, para que no sea una actitud puramente negativa, luchar al mismo tiempo por un nuevo sindicato, como reclama la FUDE. En la España futura, que ha de marchar unida con las demás naciones progresivas de Europa, no es posible la existencia de artificios serviles, sin alma ni nervio, como el SEU. « Tenemos el deber de presentir lo nuevo; tengamos también el valor de afirmarlo », decía Ortega.

Por mantener esta honrosa conducta fueron encarcelados cinco estudiantes socialistas, tres de los cuales permanecen en la prisión de Carabanchel. Son muchos ya los estudiantes que van a parar a la cárcel. El franquismo está logrando que la prisión sea complemento formativo de la Universidad. En la misma medida que está denigrando la función universitaria, consigue la dignificación de la cárcel, albergue de españoles valerosos y con decoro. Como suele ocurrir, nuestros compañeros saldrán de su encarcelamiento más firmes en sus ideas y con mayor madurez de pensamiento. Saldrán... Ese es el objetivo más próximo que tienen que alcanzar todos los estudiantes.

Hay que exigir insistentemente la liberación de los tres estudiantes detenidos, haciendo cuestión de prestigio conseguir su inmediata libertad. Para ello pedimos la solidaridad de todos los universitarios. Las Universidades españolas deben sumarse a las acciones que en ese sentido ha comenzado ya la de Madrid.

No se puede tolerar que los estudiantes sean perseguidos y encarcelados por sus ideas políticas o por levantarse contra los que quieren hacer de la Universidad un cuartel. La reacción vigorosa de los estudiantes reclamando la libertad de sus compañeros presos será la mejor defensa contra futuros atropellos. Ningún universitario puede disfrutar de tranquilidad de conciencia si no participa activamente en el gran clamor que pida esa liberación. ¡Libertad para los estudiantes encarcelados!

(De « Renovación » clandestino.)

Europa

España ante el Mercado Común

EL TURNO DE NEGOCIACIONES

LAS demandas presentadas ante la Comisión Ejecutiva de la C.E.E., tanto para los que solicitan ser miembros de pleno derecho como para los que piden ser asociados, son como sigue:

- En negociaciones: Inglaterra (para miembro); Irlanda (para asociado).
- Con solicitud de negociación ya aceptada y esperando negociar: Turquía (para asociado); Noruega (para miembro).
- Con solicitud presentada: Austria (para asociado); Suiza (para asociado); Suecia (para asociado); España (para asociado).
- Con intención expresa de solicitar negociaciones: Dinamarca (para miembro o asociado); Israel (para asociado).

Las negociaciones, si llega a haberlas, no son para mañana en el caso de España.

Los efectos sobre la economía española, si España no se integrara en el Mercado Común, son, tal como las enumera «El Economista»:

«1. Grandes dificultades para nuestra exportación, derivadas de tener que enfrentarse nuestros productos con aranceles más altos que los aplicables para otros países, que traerían consigo pérdidas de mercados, sobre todo para agrios y hortalizas. Los productos industriales de exportación encontrarían también mayores dificultades de colocación.

2. Arancel proteccionista en mayor grado que el actual, que repercutirá en los precios interiores

3. El déficit de la balanza comercial se haría mayor como consecuencia de la caída de la exportación, incidiendo a su vez en la Balanza de Pagos y sobre nuestra reserva de divisas.

4. Reducido atractivo para la inversión de capital extranjero.

5. Drenaje de nuestros cuadros de mano de obra y de técnicos.

6. Menor capacidad de consumo y, en resumen,

7. Una atonía o estancamiento de nuestra economía, que convertiría en baldío todo el gran esfuerzo hecho en España en los últimos veinticinco años.»

LA LENTITUD DE LAS NEGOCIACIONES

La negociación emprendida por Grecia para ser aceptada como Estado asociado, duró diecesiete meses y falta ahora la ratificación del tratado por los parlamentos de los «Seis».

No sólo la lentitud juega contra España, sino la cláusula de ratificación por los parlamentos y el derecho de veto. Vistas las cosas de este lado, las posibilidades de que la España actual sea aceptada en la C.E.E. se reducen al mínimo.

La consecuencia para los españoles es muy clara: hay que desembarazarse de la tiranía si se quiere salvar económicamente al país.

LA CARTA FUERTE

El argumento que el Gobierno español utiliza para justificar su demanda de ingreso, aparte el de salvar la economía española, consiste en «los viejos lazos que nos unen con los países americanos», a los que el señor Castiella, en su gimoteante carta de solicitud, concede importancia de «pieza de indudable valor» para la «intermediación de España» entre Latinoamérica y el Mercado Común.

La carta fuerte es el manoseado comodín que España emplea en sus negociaciones y que, a fuerza de usarlo sin resultado apreciable, está muy desacreditado. No ha muchos años jugaba la carta de las grandes y buenas relaciones de España y el mundo árabe. Que le pregunten al rey de Marruecos el valor de los viejos lazos hispano-marroquíes. Que le pregunten a Méjico, Cuba y otros por el «indudable valor» de la «intermediación de España».

Pero fuera verdad que tales lazos existan en la importante medida que Castiella les concede y no serían una carta fuerte en negociaciones de índole económica entre Estados.

El Mercado Común tiene sobrado prestigio en América para prescindir de la supuesta influencia española. Antes de que España pensara seriamente en su asociación con la C.E.E., ya los latinoamericanos habían hecho intentos imitativos del Mercado Común, lo que prueba el impacto que éste último tuvo en el Nuevo Continente. Las declaraciones de Kennedy, tendentes a defender la inaplazable necesidad de que los EE. UU. se asocien a la C.E.E., es otra muestra de que la Comunidad no necesita del pretenso prestigio español para deslumbrar con sus éxitos a los americanos del Sur, del Centro y del Norte.

« LA BUENA ACOGIDA DE LA DEMANDA ESPAÑOLA »

La prensa franquista, secundando las directrices del ministro de la Información, no cesa de repetir que la solicitud de Castiella fue muy bien acogida en todas las capitales de los «Seis», de los «Siete» y de los neutros. En todas partes, menos, claro está, en los Estados de la órbita comunista. No es menester que mencionemos las reacciones contrarias. LE SOCIALISTE ya publicó varias. Hasta ahora, no sólo el sector democrático expresó la extrañeza y la oposición a las pretensiones franquistas, sino que incluso otros medios, no por razones sentimentales y políticas, sino por las de índole económica, han reaccionado en contra. Tan en contra que, desde que Castiella entregó su plañidera carta, disminuyó la afluencia de capitales extranjeros en España y se anuncia la baja en los valores bursátiles y la contención de los inversionistas españoles. El mismo Consejo de los Ministros del Mercado Común, en su reciente reunión, se limitó a acusar recibo a la solicitud española y a decir que la examinaría con la mayor atención, lo que se considera como una respuesta fría, por cuanto que a otros Estados que han formulado igual demanda se les ha respondido que sus demandas serían examinadas «con interés» o que habían sido recibidas «con satisfacción». En los parlamentos belgas y holandés han sido presentadas por los grupos socialistas interpelaciones a los respectivos Gobiernos para manifestar la oposición a que España sea admitida en la Comunidad Europea, ni como asociada ni como miembro de pleno derecho. Las reacciones contra España, contra la España franquista no han terminado. Así, pues, la «buena acogida de la demanda española» es una fantasía elaborada en el ministerio de la Información. y nada más.

Esa es la situación por el momento. El juego ha comenzado y el envite es muy importante para que lo juegue Castiella o Franco. España necesita asociarse a la C.E.E., pero no la España franquista. — O.I.D.E.

U.G.T.

MARSELLA

La Sección local de la U.G.T. de Marsella celebrará asamblea general ordinaria el domingo día 18 del corriente mes, en su domicilio social. La reunión dará comienzo a las nueve y media, en segunda convocatoria. — **El Comité.**

NORD-PAS DE CALAIS

Este Grupo Interdepartamental se reunirá en Asamblea general ordinaria el día 24 de marzo a las cinco de la tarde en primera convocatoria y a las cinco y media en segunda y última, en su domicilio social.

Se ruega puntual asistencia. No habrá convocatorias individuales. — **El secretario.**

Iberoamérica

Desde Buenos Aires

Funeral cívico

Se ha celebrado un gran acto para exaltar la memoria de Indalecio Prieto. Tuvo lugar el sábado 24. en los salones del Centro Republicano Español, alcanzando extraordinario relieve. Entre el numeroso público, que siguió con emocionada devoción los discursos pronunciados, figuraban comisiones de los Partidos Socialista Democrático y de la Casa del Pueblo, de la C.N.T. y otras representaciones de relieve. Fueron muchas las adhesiones llegadas de distintos puntos de la República. La Prensa metropolitana concedió la debida atención a este acto que, organizado por el Grupo Pablo Iglesias y la Unión General de Trabajadores, ha dejado plenamente satisfechos a sus organizadores.

OTROS HOMENAJES

El Instituto Humanista y de Ciencias Políticas ha rendido homenaje a Prieto en una sesión celeorada con esa finalidad. El discurso evocativo estuvo a cargo del doctor Pérez Jáuregui, quien manifestó que la armonía existente entre el talento, la voluntad y la conducta del recordado es poco común en nuestra época. Analizó la vida de nuestro camarada para sostener finalmente que su espíritu combativo desafió al viento y la tempestad que azota a todo pensador, sin apagar la antorcha que él llevó en alto a todo lo largo de su existencia.

El Consejo Nacional del Partido Socialista Democrático publica en «Afirmación» un emocionado recuerdo del batallador compañero y anuncia que ha resuelto encomendar al Comité Ejecutivo la organización de un funeral cívico para el próximo abril.

También los afiliados de la Sección 16 «Villa Urquiza», del P.S.D., reunidos en asamblea general, le dedicaron su emocionado recuerdo

En el difundido semanario «Marcha», de la capital uruguaya, hemos leído un sentido artículo en el que el veterano socialista Emilio Frugoni loa muy justamente al compañero fallecido.

Otros varios homenajes se organizan con idéntica finalidad, demostrando que no ha pasado inadvertida la fecunda labor del compañero Prieto. Todos se preguntan: ¿Cómo podrá llenarse el vacío que este hombre deja en el Partido y en el frente antifranqnista? Difícil, es verdad, es dar una contestación satisfactoria; pero hagamos para conseguirlo que el amor al ideal se sobreponga a toda otra consideración y que la buena voluntad y la disciplina sean con nosotros. A ello nos ayudará el recuerdo del compañero desaparecido.

Juan de NAVARRA

Buenos Aires, 26-2-62.

LA ALIANZA SINDICAL DE BUENOS AIRES Y LA MUERTE DE PRIETO

Buenos Aires, 20 febrero de 1962.

A la Comisión Ejecutiva del P.S.O.E. — Toulouse (Francia).

Estimados compañeros: El Comité de Alianza Sindical UGT-CNT, de Buenos Aires, a propuesta de la delegación Confederal del mismo, os envía sus más sinceras condolencias con motivo de la muerte de Indalecio Prieto. La desaparición de esta gran figura del Socialismo español constituye una pérdida de incalculable alcance. Sentimos colectivamente esta pérdida como una derrota que nos inflige el destino en nuestra carne y en nuestro espíritu. Durante más de medio siglo, Prieto dejó la huella imborrable de su vigorosa personalidad en el movimiento socialista y en la vida de nuestro pueblo. Le rendimos tributo póstumo como a uno de los más esclarecidos y tenaces forjadores de la nueva España, provisionalmente derrotada, pero no vencida. Sentimos como una tragedia su desaparición en estos instantes cruciales. Pero el vacío que deja será aún más sensible en la hora del recobramiento de España, la hora de más rotunda exigencia de lucidez en la acción. Os instamos a reaccionar ante el rudo golpe que acaba de sufrir vuestro movimiento y la causa de la libertad con acrecentados sentimientos de responsabilidad frente a las tareas a cumplir; a buscar las mejores soluciones que legitimen el último anhelo del recio luchador desaparecido: el retorno a una España rescatada por su propio esfuerzo de la humillación de la dictadura.

Por el Comité: **P. Herrera**, presidente; **J. Aranda**, secretario.

Así mueren los socialistas

El ùltimo servicio de Ricardo Zabalza

AQUELLA madrugada del 23 al 24 de febrero de 1940 era fría, muy fría. En la famosa prisión de Porlier, de Madrid, el frío era más agudo. Es que había «saca». A la natural gelidez del lugar, se añadía la que provenía de aquella triste verdad. Unos hombres iban a morir. Como tantas otras noches pasadas, otros. Como en tantas otras noches venideras, mas y más. Cuatro hombres paseaban intentando dominar el frío, por el locutorio general de visitas que había sido habilitado para «capilla». El brasero encendido, más que para servicio de los condenados para posible reconfortamiento de los guardianes allí presentes, no era suficiente. Era muy fría la noche, la madrugada.

Jose Serrano Batanero, republicano; José Gómez Osorio, socialista; Leandro García Martín, confederal, y Ricardo Zabalza Elorza, socialista, forman el grupo de condenados a morir aquella madrugada. Con ellos, por toda compañía, el recuerdo de todos y para todos y el silencio de duelo de los millares de presos que allí estábamos. Excepcionalmente, a José Gómez Osorio le acompañó un hijo suyo que, preso en aquel lugar, tuvo posibilidad de estar con su padre durante unas horas, y ello gracias a que la guardia de la prisión aquella noche era la más benévola de todas las que entraban en turno

Los familiares no saben nada porque en la España de Franco se asesina sin previa comunicación a las familias. Cuando éstas se enteran de que su deudo ha sido fusilado es cuando van a la prisión, se acercan a la ventanilla correspondiente a depositar un paquete de comida y el oficial de servicio les dice, muy expresiva y brutalmente: «Ya no le hace falta...»

En las últimas horas, García Martín lo pasó calentando en el brasero leche para los cuatro. Batanero paseando. Gómez Osorio, después de escribir unas cartas, haciendo lo propio con su hijo. Y también Zabalza, después de escribir la carta a su hijo Oscar, que para los que la conocemos es documento de indiscutible y alto valor pedagógico.

Llegó la hora. La fuerza pública se presentó. Serenos, sencillamente serenos, aquellos hombres se dispusieron a partir. El jefe de la fuerza procedió al trámite de sacar de sus bolsillos todo cuanto tuvieran y colocar en el superior de la chaqueta de cada uno un papelito con el nombre del interesado. Era para hacer posible después su identificación en el cementerio. Iba a proceder a atarlos. Y casualmente, a Zabalza lo iba a atar a Batanero o a Martín. Zabalza, con sobriedad de buen navarro, se volvió al jefe de la fuerza:

—¿Podría usted hacerme el favor de atarme con este señor. No es desconsideración a los otros dos buenos amigos. Es que éste, ¿sabe?, es el Presidente de mi Partido. Y quiero morir junto a él...

Y señaló a Gómez Osorio. Este «alto y altivo», como dijera de él un poeta asesinado también días atrás, sonrió conmovido. El jefe de la fuerza accedió. Los ató juntos. Y juntos cayeron...

Zabalza rendía así, en aquel postrero momento, un homenaje de la mejor calidad moral al Partido por el que vivió y por el que moría. El homenaje de tenerle presente en los últimos momentos de la existencia.

Jaime de VIGO

Comité de Redaction de LE SOCIALISTE:

Jean PAUL - BONCOUR
Suzanne LACORE
Eugène MONTEL
Georges GUILLE
Gérard JAQUET
Joseph BEGARRA

Administrateur :
Roger SOUTHON

Palabras de recuerdo

En la muerte de Gorrocha

COMO anticipó la fina y sentida nota aparecida en LE SOCIALISTE, víctima de traidora enfermedad, veinte días después de su ingreso en el Hospital « Purpan » de Toulouse, en la madrugada del viernes día 9 de febrero falleció el veterano querido compañero y amigo Eusebio Gorrochategui Basterrica. Por la premura y rapidez con que su autor, compañero Gabriel Pradal, hubo de hacer la nota, no se señalan en ella los rasgos biográficos del finado. Pretenden, pues, estas líneas señalar algunos de los datos más acusados de la vida del infortunado compañero. Su biografía la hubiera hecho, por conocerlo con mayor intimidad, nuestro gran compañero Indalecio Prieto. ¡Cuán lejos estaba de nuestro ánimo que el mismo día y a la misma hora se producirían las dos inhumaciones, la de Gorrocha y la de Prieto, la una en Toulouse y la otra en Méjico.

Gorrocha, como familiarmente le distinguíamos, contaba 61 años de edad. Nació en Eibar, « Villa ejemplar », título con que la distinguió la República, por ser el primer lugar de España que la proclamó; pueblo armero enclavado en la provincia de Guipúzcoa, y zona de laboriosas actividades industriales.

Gorrocha fué en su mocedad discípulo de una pléyade de compañeros maestros del ideal socialista, entre ellos Bascarán, Julián Echevarría, Aquilino Amuategui, éste fogoso orador en Euzkera; y en colaboración con los compañeros Juan de los Toyos, Toribio Echevarría, Galarraga y otros más, supo mantener enhiesta la bandera con los postulados del Socialismo hasta lograr hacer de Eibar potente baluarte del Partido Socialista y de la U.G.T.

Así, consecuentemente, desempeñó numerosos e importantes cargos, entre los que destacan los de presidente de la Agrupación Socialista, presidente de la Cooperativa Socialista de consumo, director del orfeón de la magnífica Casa del Pueblo, fundador y contable de la magistral Cooperativa productora de máquinas de coser « Alfa », que por la excelente calidad de su producción se abrió amplio campo en el mercado español y en parte del extranjero. Cooperativa en la que participaban todos sus obreros y empleados con acciones y que el régimen franquista no se ha atrevido —no obstante su finalidad socialista—, a disolver, pero sí a tratar de atribuirse el mérito de empresa tan importante, tan inteligente, laboriosa y de señaladísima utilidad pública, que única y exclusivamente corresponde a los socialistas eibarreses que la iniciaron e implantaron. Lo que sí realizaron las autoridades franquistas es sustraerle al pobre Gorrocha el producto de sus acciones en propiedad.

Durante muchos años, Gorrocha fué corresponsal en Eibar del diario « El Liberal », de Bilbao, órgano de la democracia vascongada, desde cuyas columnas, intensa e inteligentemente, realizó labor socialista y ugetista en beneficio de la clase trabajadora No nacieron en el exilio, pues, sus aficiones al periodismo. Mucho más espacio del disponible nos sería necesario para dar conocimiento de la labor beneficiosa de Gorrocha.

Durante la guerra, en Bilbao, fué secretario del consejero de Trabajo en el Gobierno Vasco, compañero Juan de los Toyos, cargo en el que cumplió ejemplarmente En Cataluña, designado por el compañero Paulino Gómez Sáinz, director general de Seguridad, primero, y ministro de la Gobernación, después, desempeñó en Figueras, con tanto acierto como probidad, el cargo de comisario de Orden público

Terminada la guerra en la zona catalana fijó su residencia en Narbona siendo más tarde director del refugio vasco en Pezenas (Herault).

En Toulouse, durante el período de ocupación alemana, prestó servicios en la Institución del Socorro Suizo

Liberada Francia y reconstituídas nuestras Organizaciones, desempeñó en ellas diversos cargos locales y departamentales con meticulosidad y fe. Del mismo modo fué durante varios años secretario del Comité Central Socialista de Euzkadi.

Al hacerse cargo el compañero Andrés Saborit de la dirección de « El Socialista », conocedor de los méritos de Gorrocha, lo llevó al puesto de funcionario-redactor, cargo en el que continuó con nuestro finado y querido compañero Manuel Albar, y finalmente, con el compañero Gabriel Pradal. Durante las tres etapas de dirección, por tiempo de catorce años, dedicó trabajo y cariño a nuestro semanario con tanta ilusión y con tanta laboriosidad que quienes le veíamos en su tarea obteníamos la impresión de que consideraba al periódico como cosa suya. A él se consagró por entero, y aunque su labor fuera callada, modesta, ha tenido una dimensión infinita.

En los Congresos, tanto del Partido como de la U.G.T., Gorrocha se encontraba en la mesa escribiendo, y cuanto se procedía a votación, levantaba su tarjeta; es que algunas Secciones le hacían depositario de la confianza para representarlas, y él simultaneaba la función de delegado con la de tomar notas para su periódico.

Así fué Gorrocha durante su larga vida dentro de nuestras organizaciones. Deja en ellas un gran hueco difícil de cubrir. Por sus virtudes, por su trato afable, por su fe y por su entusiasmo mereció la estimación de todos sus compañeros. Fuera de nuestros medios se granjeó cordialísimas simpatías y amistades. Los que fuimos, además de compañeros, sus amigos, le continuamos hasta en su tumba nuestro acendrado cariño.

El lunes día 12 de febrero, a las dos y media de la tarde, civilmente cual correspondía a sus convicciones, se verificó el entierro, desde el hospital Purpan hasta el cementerio Rapas-Saint Cyprien. Numerosos coches con representaciones de las Organizaciones, amigos íntimos, su viuda y una hija llegadas de Eibar, seguían el furgón mortuorio. El féretro iba cubierto por ramos de claveles rojos dedicados por la Comisión Ejecutiva del P.S.O.E. y Periódico, Comisión Ejecutiva de la U.G.T. De las JJ. SS. F. N. Por las Organizaciones locales y departamentales. Por los CC. CC. Socialista y de la U.G.T. de Euzkadi, y de sus familiares.

En el cementerio, esperaba multitud de compañeros y amigos, así como la representación de nuestro partido hermano francés, la S.F.I.O., ostentada por el compañero Lagallarde, director del periódico socialista « L'Avenir ».

Ante la tumba, el compañero Rodolfo Llopis, secretario general del P.S.O.E., con palabras veladas por la emoción, hizo resaltar las virtudes del finado, ofreciendo el adiós postrero al querido Gorrocha, que entregamos a la tierra.

Nosotros, como la nota del periódico, decimos también con inmenso dolor: Adiós, Gorrocha, que el socialismo y el ugetismo continúen dando a la causa soldados como fuiste tú Sí; adiós, querido Eusebio; que la tierra te sea leve.

*

A su viuda, Petra Barrutia; hijas Alicia y esposo, Aurora, y a sus hermanos Valentín y Carmen, los acompañamos en el dolor que les aflije, que sentimos como propio.

P. G. B.

SE DESEA CONOCER EL PARADERO DE...

Francisco Capilla Navarro, natural de Higuera la Real (Badajoz), desaparecido unos días antes de terminarse la guerra, en 1939.

A quien pueda facilitar noticias del paradero de este compañero, se le agradecerá las haga conocer al hijo del desaparecido: Humilde Andrés Capilla Díaz, rue Chemin de Fer, 28. Marchienne Docherie. Belgique.

Desde Pamplona

La hora de la verdad, o la verdad de la ruina

LA comparsa bufa de «opusdeistas» sigue funcionando de precario en Pamplona. Los estudiantes serios se les van funcionando clases con sólo tres alumnos, mientras por todas partes suenan signos claros de liquidación, pues el « Buque fantasma » que se llama « Estudio General de Navarra » cada vez tiene menos de estudio, menos de general y menos de Navarra, ya que el corazón de ésta se encuentra en cualquier parte menos donde ellos quisieran que se hallase.

Y como las compañías circenses de a perra gorda, la secta retrógrada sigue organizando actos y mascaradas para hacer reír a los menos serios. Esta semana ha organizado un ciclo, más bien todo un ciclón de brutaloidades en nombre de la limpia verdad histórica; de una Historia que ellos quieren fabricar sólo para su gusto, capricho y conveniencia política. Para tal fin trajeron el día 5 de febrero un profesor, Carlos Seco, el cual disertó sobre « La segunda experiencia republicana en España ». No es cosa de enjuiciar su disertación preñada de falsedades; toda una lección de insolencia, descaradamente concebida en consonancia con el espíritu sectario de esa organización. Queremos señalar, tan sólo, una coincidencia brindada por un trabajo periodístico aparecido al tiempo que la reseña de la misma en el « Diario de Navarra », día 6 de febrero, firmado por Ollara, seudónimo del subdirector del diario, señor Uranga.

El programa de la República de izquierdas —dice Carlos Seco— tendrá como puntos esenciales: 1) la explanación de una gran reforma agraria; 2) el reconocimiento de la personalidad autonómica de las regiones; ?) la neutralización de los grandes pilares del conservadurismo español (Ejército e Iglesia).

El abandono de todo programa de renovación económica, social y política, programa de la reacción fascista de Franco, con la implantación de un régimen medieval y en pugna con el progreso, tras veinticinco años de administración nefasta ha dado el resultado que se desprende del artículo insertado en el « Diario », que reproducimos seguidamente:

« El presidente de un banco guipuzcoano, en su discurso ante la Junta General del banco ha hablado claro... "Hay que integrarse sea como sea. Queramos o no, la integración nos será impuesta por la técnica... Sólo podemos ir al Mercado Común. Son nuestros proveedores y clientes Y en definitiva estamos en Europa, somos europeos y creo que no tenemos opción. Hay que integrarse inmediatamente, inmediatamente —repito la palabra—. El momento es propicio. No podemos competir con un carro de bueyes contra un camión."

» Creo que estas frases espigadas de un serio y documentado discurso, reflejan bien la actitud y el deseo —hay deseos no espontáneos, sino impuestos por las circunstancias— de un gran sector de la economía española. La integración nos da miedo como nos da miedo una operación de apendicitis; pero hay que hacerla. Y como para las operaciones hay que prepararse, incluso con análisis y radiografías, y fortificar el órgano que falla.

» La agricultura española está ya seriamente amenazada después de los acuerdos de Bruselas, especialmente en lo que respecta a las exportaciones de vinos y cítricos. Un ejemplo: hasta ahora Alemania cobraba el 10 por 100 como concepto de entrada, sobre el valor de las naranjas Desde ahora el arancel sube al 13 por 100, mientras que si España fuese un país comunitario se reduciría al 3,5 por 100

» Mayores dificultades todavía encontrarán nuestros caldos tan ricos comparados con los italianos que constituyen el vino de pasto de los teutones. Yo he brindado en Hamburgo con un indecente peleón que llamaban rioja" y, ante nuestras protestas, el camarero nos confesó que el "rioja" lo traían de Sicilia Le daban el nombre de Rioja porque el cabaret se llamaba "Don Juan" y bailaba en él una "mañita" disfrazada de sevillana

» Los economistas dicen que la primera medida a adoptar ante una posible integración es el cambio técnico y legislativo de la estructura agrícola. Ya está en las Cortes una ley que modifica la actual estructura, que más que una estructura es algo sin estructurar.

» La transformación ha hacerla en el orden social y económico. El latifundio puede ser, además de una injusticia una mala organización agrícola, pero el minifundio es una ruina segura.

» El campo necesita capitales para modernizar sus utillajes y sus métodos, pero la capitalización tiene también sus inconvenientes y peligros, ya que el agricultor puede caer dentro de monopolios o grupos. La Sociedad Anónima, deshumanizada, no es el remedio La fórmula cooperativa es más humana porque respeta la propiedad y no desarraiga al hombre de la tierra De todas formas, sea cual fuere la solución que se adopte, la agricultura española va a sufrir —o gozar— total transformación.

» Bajo otro aspecto, que no es el económico, cambiaría también la fisionomía de nuestros pueblos Modernos silos de cemento sustituirán a los viejos graneros. A las gallinas, esas gallinas aldeanas de mil colores que conviven en la plaza y en las calles con los vecinos y los perros las recluirán en modernas granjas Desaparecerá definitivamente el trillo, las yuntas, las layas, los patos del regacho y hasta las ocas, tiesas y pechugonas como suegras cuando las había con prestigio Racionalización, métodos, técnica Los pollos del molinero sabrán lo mismo que los de la sacristana; y el cerdo del « Pecoso », que lo cría con maíz, será parecido al del alcalde, que lo engorda con polvos. Así están la sacristana y el "Pecoso", que no tienen donde caerse muertos...— OLLARRA. »

Ese trabajo del señor Uranga, a pesar de su realismo, no traduce fielmente el estado de escalofriante atraso de la agricultura española. La ruina ante el concierto europeo, por un aislamiento fatal, va a producir consecuencias irremediables. El arado romano en competencia con la técnica y el mecanismo modernos. ¿No era ese el fin que se proponían al arrumbar el programa de la República, que si se hubiera implantado nadie tendría que temblar ahora ante el sombrío panorama de la miseria y la desgracia? ¿No se encuentran tan encantados con los valores espirituales de los que dicen disponer en cantidades industriales? ¿Que esos solos no bastan? ¡Después de una guerra con un millón de muertos salen ahora con soluciones socialistas al problema del campo! ¿No llevaron al patíbulo hace justamente un cuarto de siglo al pueblo español sometiéndolo a un régimen de terror para enterrarlo en la miseria? ¿Cooperativismo ahora?

El hambre hablará un día. Veremos si sus voces las apaga la fusta del dictador. España sufre en el abandono que cada vez será más agudo y cruel. La ignorancia y la miseria, la pobreza y el atraso, son el cortejo de la victoria franquista. Y si se hace acompañar de comparsería rutilante, esa decoración es pura farsa: la verdad es otra. Y su hora, nadie lo duda, sonará muy pronto.

HORACIO

Jules MOCH

(Suite de la huitième page.)

du désarmement intégral à condition qu'un dispositif quelconque nous assure la sécurité suffisante dans l'exécution du programme ainsi défini (cette assurance pourrait être dans un vote du Conseil de Sécurité constatant l'exécution de l'une ou l'autre des étapes en cause), puisque le veto d'un des membres permanent empêcherait le passage à l'étape suivante, si la précédente n'avait pas été correctement réalisée.

Il conviendrait encore que la situation de la représentation chinoise aux Nations Unies soit réglée ; car s'il apparaît essentiel que les Cinq Grands cautionnent tout accord sur le désarmement, il est évident que le cinquième Grand ne peut être que la Chine communiste.

Le désarmement apparaît aujourd'hui d'une telle nécessité qu'à moins d'accepter la thèse d'une folie collective de l'humanité, il est dans la logique des choses prévisibles.

ZARANDAJAS

SOBRE EL TIRANICIDIO

EN un artículo de « ABC » (27 febrero), llamativamente ilustrado, se dice lo siguiente:

« No era sospechoso de servidumbre a las ideas ambientes el padre Mariana, cuya fue la teoría de la legitimidad del regicidio, que influye en el asesinato de dos reyes consecutivos de Francia: Enrique III, por Jacobo Clément, y Enrique IV, por Ravaillac, y sobre quien Pi y Margall ha escrito, según Menéndez Pelayo, su página más notable. »

Se equivoca el señor Daranas en cuanto a la influencia del padre Mariana sobre el primero de aquellos dos asesinatos, el cual fue anterior al libro « De rege et regis institutione », del famoso historiador y jesuíta español. Precisamente porque en ese libro se hacía el elogio de aquel asesinato y de su autor, el monje dominico —entre frailes anduvo el juego— Jacques Clément, se consideró al padre Mariana como inductor del asesinato de Enrique IV; y en París fue quemado públicamente su libro, en el que se sostiene la legitimidad de matar al tirano.

Y es de notar que esta legitimidad, con diversos fundamentos, fue mantenida también por otros teólogos, entre ellos el también famoso jesuíta español padre Francisco Suárez, nuestro adelantado del Derecho internacional.

LA MUERTE DE UN « VOLUNTARIO »

HA fallecido en su país el general italiano Gastone Gambara. El madrileño « ABC » le dedica esta nota de recuerdo:

« El general Gambara fue embajador de Italia en España, cargo en el que sucedió al conde Viola di Campalto el 14 de agosto de 1939. En mayo de 1940 se le entregaron en Madrid las insignias del generalato español, que le regaló el Ejército como prueba de gratitud por su labor en la Guerra de Liberación, en la que había participado como voluntario. Durante el conflicto mundial mandó un Cuerpo de Ejército italiano y se distinguió en la campaña del norte de Africa.»

Estas palabras de gratitud al tal general italo-español, « voluntario » de la voluntad de Mussolini, son una expresión más del carácter « nacional » que tuvo aquel alzamiento militar que aún sojuzga a España.

On a interdit EL SOCIALISTA, nous vous rendons LE SOCIALISTE. Nous voulons simplement, en frères, vous rendre un peu des moyens que l'on vient honteusement de vous ravir.
Georges BRUTELLE,
Secrétaire général adjoint de la S. F. I. O.

LE SOCIALISTE

HEBDOMADAIRE

Se ha prohibido EL SOCIALISTA ; nosotros os devolvemos LE SOCIALISTE. Queremos sencillamente restituiros, como hermanos, algo al menos de los medios que tan vergonzosamente os acaban de quitar.
Georges BRUTELLE,
Secretario General Adjunto de la S. F. I. O.

Les progrès de la technique et l'état actuel du désarmement

par Jules MOCH

I. — Les progrès techniques dans le domaine militaire.

L'EVOLUTION de la technique militaire doit être examinée en fonction de trois phases successives :

A) - L'ère atomique :

Elle a duré sept ans. Les Américains gardèrent l'initiative jusqu'en 1949, date à laquelle explosa la première bombe atomique soviétique.

C'est alors que le Président Truman donna l'ordre d'activer les études sur la fission, lesquelles devaient aboutir à la mise au point de la bombe « H ».

En 1952 explosa la première bombe atomique américaine. Le monopole américain fut de courte durée, 9 mois plus tard, les Soviétiques faisaient à leur tour exploser une bombe de même type.

B) - L'ère thermo-nucléaire :

Le groupe initial s'élargit avec l'entrée de l'Angleterre, en 1957, dans le club atomique, puis de la France en 1960 (puisqu'aussi bien des trois bombes françaises, la troisième constitue en puissance un détonateur de bombe « H »).

Conséquences : la bombe « H » consacre d'abord une puissance explosive sans limite.

D'autre part, la miniaturisation actuellement réalisée (bombe de 25 cms de diamètre), lui donne :

— une très grande mobilité,
— une efficacité tactique considérable,
— en rend le contrôle plus difficile.

Les stocks actuellement existants, et tels qu'ils peuvent être évalués, suffisent à doter les puissances détentrices d'une capacité de destruction massive ; on peut estimer, en effet, que les Etats-Unis et l'U. R. S. S. disposent, à elles-seules, de plusieurs milliers de bombes, que la Grande-Bretagne en a quelques dizaines et la France quelques unités.

C) - L'ère des satellites :

En septembre 1960 on pouvait estimer que les Etats-Unis avaient lancé 50 satellites dont plusieurs sur orbite terrestre et quelques-uns sur orbite lunaire.

A la même époque l'U. R. S. S. en avait lancé 11, un d'entre eux ayant « aluni » et l'autre ayant été lancé en direction de Vénus, ce qui constitue, du point de vue technique, une performance extraordinaire.

Si l'on compare les progrès réalisés par l'une ou l'autre des deux grandes puissances mondiales, on peut considérer :

— que l'U. R. S. S. a acquis une avance certaine en matière de poussée. Ceci grâce à l'utilisation de combustibles solides qui lui permettent de propulser des fusées pesant de 4,5 tonnes à plus de 1.000 kilomètres en quelques secondes.
— d'autre part, que les Etats-Unis maintiennent certainement leur avance en matière de miniaturisation (têtes enregistreuses).

Il convient à cet égard de noter que le satellite consacre un certain nombre d'avantages par rapport à la fusée : d'une part le satellite peut être envoyé dans l'atmosphère en temps de paix et être ainsi disponible le moment opportun, et d'autre part les fusées restent vulnérables au sol. Le satellite constitue en quelque sorte la forme moderne de l'épée de Damoclès, puisque, chargé d'une tête nucléaire, il peut, dès le temps de paix, être placé en orbite dans le plan de son objectif éventuel, sur lequel on peut le faire précipiter, télécommandé et freiné, à chacune de ses révolutions de 20 ou 30 minutes.

D) - Conséquences :

1. Depuis 1947, la défense alliée repose sur cette conception que les objectifs prévisibles d'une attaque soviétique sont constitués par le triangle rhénan (couvert par l'O. T. A. N.), le pétrole du Moyen-Orient (couvert par le CENTO) et les ressources du Sud-Est asiatique (couvert par l'O.T.A.S.E.).

Cette conception semble aujourd'hui démodée du fait même des progrès techniques ; il est prévisible au contraire que les objectifs réels d'une attaque soviétique serait : la nouvelle Angleterre, les pétroles du Texas et le complexe sidérurgique américain.

2. La défense peut maintenant être éloignée. Ici apparaît la notion d'isolationisme stratégique (à ne pas confondre avec l'isolationnisme politique), avec toutes les conséquences que ceci peut impliquer sur l'attitude américaine (désir d'un repli sur les défenses proprement américaines, répugnance à s'engager à l'extérieur).

II. — Les problèmes du désarmement.

A) La position française :

Elle reste définie par la formule : pas de désarmement sans contrôle, pas de contrôle sans désarmement, mais progressivement tout le désarmement contrôlable.

Le premier terme de cette formule s'oppose à la thèse soviétique traditionnelle qui tend à accorder la priorité au désarmement sur le contrôle.

Le second terme s'oppose à la thèse américaine telle qu'elle fut exprimée du temps de Eisenho- [illegible] conclusion consacre la nécessaire progressivité du désarmement qui doit porter par priorité sur les éléments immédiatement contrôlables.

B) Qu'est-ce qui est actuellement contrôlable ?

Distinguons ici entre le désarmement conventionnel et le désarmement nucléaire :

— le désarmement conventionnel a perdu de son importance ;
il constitue en soi un problème plus facile à résoudre ;
il peut se réaliser par étapes.
— le désarmement nucléaire est impossible à réaliser par étapes, car seule en ce domaine l'élimination complète a un sens. Rien ne servirait de réduire de moitié des stocks nucléaires capables de détruire dix fois l'univers !

1. Au titre du désarmement conventionnel :

La réduction des effectifs n'a pas grand sens si l'on tient compte des possibilités actuellement offertes dans la plupart des pays par la mobilisation générale. Il convient donc de faire porter l'accent sur les armements lourds et de n'utiliser la limitation des effectifs que comme un moyen de réduire les armements laissés à la disposition de chaque armée.

2. Au titre du désarmement nucléaire :

Le problème doit être considéré sous quatre aspects :

a) L'arrêt des essais :

Ce problème n'a essentiellement qu'un caractère psychologique. L'arrêt des expériences n'a, en soi, qu'un intérêt conservatoire, car leur innocuité est scientifiquement prouvée. A Genève, la conférence tripartite, en dépit de certains points de divergences est assez proche d'un accord général. Le problème sera donc d'obliger la France à s'y rallier.

b) L'arrêt de la production des matières fissibles à des fins militaires.

C'est là une opération relativement facile à contrôler. On peut estimer, en effet, qu'un pool international de 1.000 savants et de 2.000 surveillants suffirait à assurer un contrôle mondial tel que les réacteurs et les usines ne travaillent plus que pour des fins pacifiques.

c) La liquidation des stocks.

Les exigences respectives ont rendu la solution de ce problème quasi impossible. Quelle que soit la solution d'avenir, nous ne saurons jamais si la totalité des stocks a été effectivement reconvertie. D'où la nécessité dans laquelle nous nous trouvons de définir de nouveaux moyens pour rendre le désarmement effectif.

d) L'élimination des véhicules.

Si l'on distingue entre les différents types de véhicules utilisables, on peut considérer :

— que les avions sont contrôlables sur leur base de départ,
— que les fusées et les satellites peuvent encore être décelés au niveau des rampes de lancement,
— et que les sous-marins sont contrôlables sur leur base de départ.

Il conviendrait donc, à une première étape, d'interdire le transport de bombes atomiques par l'un quelconque de ces moyens et à une seconde étape, de décider de la destruction des moyens de transport.

Tout devient simple, en effet, par cette procédure, car si les mesures envisagées sont réalisées progressivement, les stocks perdent naturellement de leur intérêt. Mais le temps presse sur ce plan, car le progrès technique en rend le contrôle de plus en plus difficile, ne serait-ce qu'en raison même des succès rencontrés dans la miniaturisation des engins.

Conclusions :

— le risque de guerre nucléaire généralisée paraît aujourd'hui impensable ;
— le risque d'une guerre nucléaire limitée paraît également très peu plausible car aucune puissance nucléaire n'accepterait probablement de s'engager dans un conflit qui, à terme, pourrait entraîner l'usage de la bombe.
— le seul risque véritable paraît donc être dans des guerres de caractère colonial, lesquelles peuvent être évitées par le moyen d'une entente entre les grandes puissances.

MAIS :

Nous continuons de nous ruiner pour nous doter d'un armement sans utilité réelle.

A l'heure actuelle, on peut estimer qu'un milliard de nouveaux francs est dépensé quotidiennement dans le monde entier pour l'armement atomique.

III. — La situation en mars 1961.

1. Du côté américain :

A ce jour le Président Kennedy n'a pas pris d'initiative publique en matière de désarmement. Cependant deux points nouveaux semblent être apparus :

— d'une part, l'offre d'une coopération scientifique avec l'Union Soviétique en matière spatiale,
— d'autre part, le désir d'une certaine réappréciation du problème des bases extérieures.

Il semble toutefois que Kennedy ne soit pas pressé de reprendre la négociation sur le désarmement (Cf. démarches de l'ambassadeur Thomson auprès de Khrouchtchev).

2. Du côté soviétique :

Là, encore pas de changement apparent, sauf peut-être dans une phrase de K selon laquelle, si les Occidentaux acceptaient le projet soviétique de désarmement comme base de discussion, l'U. R. S. S. accepterait-elle, le projet occidental de contrôle comme base de discussion.

3. Du côté britannique :
Pas de position fixe.

4. Du côté français :
Pas d'étude, ni de proposition nouvelles.

Il est probable que le problème reviendra en discussion et que nous devrons aller plus loin qu'à Genève.

Ne négligeons pas ce fait que la thèse soviétique d'un désarmement prioritaire a des séductions pour l'opinion publique internationale.

De l'avis du rapporteur nous pourrions aller jusqu'à accepter :

— que toutes les étapes du désarmement soient fixées sans les délais,
— que soient déterminé le contenu des quatre étapes.
— que soit accepté le principe

(Lire la suite en septième page.)

En « Siempre ! » ha nacido una leyenda

Don INDALECIO se ha ido

Reproducimos con mucho gusto el articulo que bajo estos titulos ha publicado la importante revista mejicana « Siempre ! » con la firma de don JOSE PAGES LLERGUE.

EN « Siempre ! » sabiamos que así ocurriría. Que una noche cualquiera dejaría de latir el corazón donde cabía España entera y dejaría de brillar la luz que iluminó a un pueblo en las horas más negras de su destino. Sabíamos que no estaríamos allí en el momento de su partida y que la noticia llegaría a la redacción sólo después de que su cuerpo descansara, al fin, abrazado a los restos de su hijo Luis, la primera pasión de su vida, después de España.

« Sólo mis hijas acompañarán al pelmazo de Indalecio en su último viaje, y les evitaría este último fastidio si mi cadáver pudiese ir por sus propios pies al cementerio... »

Se lo decía así al director con la misma actitud indiferente con que solía hablarle por teléfono para decirle:

« ¿Qué se dice por ahí?... »

El lunes en la madrugada, la muerte silenció una de las voces más viriles que ha dado España en el último siglo. Indalecio Prieto, el hombre de las tempestades, había encontrado lo único que la vida le negó en sus 78 años de existencia: la paz. Un hombre fabuloso había pasado a la historia. Un hombre que se levantó desde las calles de Bilbao donde voceaba periódicos, hasta convertirse en uno de los hombres más extraordinarios de su tiempo. No de España. Del mundo todo. Su historia es la historia de la magia del hombre. Es el símbolo más elocuente de la voluntad. Es el milagro de un iluminado a quien la adversidad golpeó despiadadamente desde niño sin derrotarlo nunca.

« Usted se preguntará para qué vivo, Pagés. Vivo para escribir, y escribo para seguir viviendo. »

Era una verdad a medias. Vivía sólo alentado por la esperanza de despertar un día y saber a su Patria liberada. Pero él sentía que no asistiría a esa hora. Por eso había dispuesto que sus restos descansaran en Méjico, una segunda patria que quiso, pero que no entendió porque su pensamiento y su voluntad se habían quedado en el campo de batalla donde él capitaneó una hora del destino del mundo.

« ¿Qué vio en Francia, don Indalecio? », le preguntamos hace unos días.

« Vi a España... », repuso

La vio ensimismado de cara a los Pirineos desde el balcón de un hotel en San Juan de Luz. Y no era difícil reproducir la escena de un hombre ciego con el corazón herido, ebrio con el olor de la ventisca vascongada, oteando entre lágrimas la Patria, tan cercana al alma y al espacio, tan distante al tiempo y a la vida.

España... La quiso con ternura de hijo, con pasión de padre, con celos diabólicos de amante.

Una noche, en presencia de Lázaro Cárdenas, Eduardo Hay, secretario de Relaciones Exteriores, y Francisco Castillo Nájera, embajador en Washington, discutían quién había recibido más condecoraciones en su carrera diplomática.

« Yo —dijo uno— tengo la Orden de la Jarretera, el Collar de Isabel la Católica, la Legión de Honor, la Orden del Quetzal, la Cruz de Bocayá... »

« ¿Y usted, don Indalecio? », interrumpió Rubén Romero.

Los ojos del gran exiliado se levantaron al cielo en trance de licuarse. De su garganta apenas partió un murmullo ronco:

« ¿Yo? Yo sólo tengo la Cruz de España, ¡que la llevo a cuestas...! »

Con él ha perdido la segunda República el motor que le dio impulso y la brújula que le marcó su rumbo. Pero en « Siempre ! » ha nacido una leyenda. La leyenda de un muchacho del arroyo que vino a la Catedral de la prensa mejicana para darnos cada semana, en cada artículo, en cada párrafo, en cada palabra, una lección viva, magistral de periodismo.

José PAGES LLERGO